"IL PLEUT ACIDE DANS TES BOIS DANS LES BOIS SE CACHE LE LOUP"

Les classes de 6ème et 4ème et leurs professeurs de Lettres, d'Histoire - Géographie et d'Arts plastiques du collège "Les Coudriers" de Villers-Bocage s'intéressent à l'environnement à travers un Projet d'Action Educative. Sous la plume de Françoise Louvet, principale-adjointe, nous découvrons le loup, animal de légende qui hante notre irrationnel et nos fantasmes.

LA LONGUE MARCHE D'UN ETRE REDOUTE ET FASCINANT : LE LOUP

Les peintures rupestres de la Préhistoire, notamment découvertes en Espagne, nous transmettent son existence au même titre que celle de l'homme.
L'histoire antique, à travers la Mythologie, le signale sur une bonne partie de la planète.

En Géorgie, qui tuait un loup, tuait un homme et devait en porter le deuil. La communauté des loups, image de la société des hommes allait libre sous la protection du dieu Givargi.
A l'entrée du Walhall, palais du dieu scandinave Odin, veille une tête de loup ; aux pieds du dieu deux loups montent la garde. Issu de l'union d'un guerrier turc et d'une louve serait né un nouveau peuple qui, sous la conduite d'un grand loup gris, aurait rejoint les terres de l'actuelle Turquie.
En Chine, on croyait qu'un loup céleste et géant, dévorait le soleil lors des éclipses.
Lycaon, dieu légendaire d'Arcadie, fut changé en loup par Zeus pour avoir servi un repas à ce dernier, les membres d'un enfant.
Dans l'Ancienne Egypte, on honorait Oupouaout, Dieu Loup.
En Inde c'est un animal sacré.
En France, dans l'Yonne, on raconte que Jésus a créé le loup pour protéger des chèvres voraces, le jardin de sa mère. Le plus souvent, c'est un être malfaisant qu'il faut convertir, tel le loup apprivoisé par Saint François d'Assise à Gubbio en Italie ; tel le loup obligé de se substituer, pour l'avoir dévoré, au chien de l'aveugle Saint Hervé ; tel le loup condamné par Sainte Austreberthe à remplacer l'âne, par lui croqué, et à porter le linge au lavoir.
Une louve n'aurait-elle pas nourri Remus et Romulus fondateurs de Rome ? De cette même ville, le loup, consacré du dieu Mars, protecteur de Rome et dieu de la guerre, mène les Romains à la victoire sur les Gaulois en 195 avant J-C.
En Bretagne, le lai du Bisclaveret perpétue la malédiction dont est victime un chevalier : chaque



semaine, il disparaît trois jours entiers pendant lesquels il se transforme en loup. Yves le Louarn, lui, au retour d'une veillée chez la vieille Soizic, rencontre une bande de loups et son meneur. Marie-Vérité, 9 ans est emportée par un loup monstrueux alors qu'elle conduit la procession des Rogatons.
Près de Nancy, le loup de Malzeville protège Jeanne de Vaudémont de son

cruel agresseur, Armand de Dieulouard !
La bête du Gévaudan déjoue tous les pièges et terrorise la contrée de 1764 au 19 juin 1767, date à laquelle elle tombe enfin !
Dans le Jura, en 1603, un orage dévastateur éclate. Trois loups sinistres passent et repassent sur ces lieux désolés. Cet *"Orage des loups"* ne peut être que l'oeuvre du Démon.

"La morsure de Satan" :
"Cet endroit, sur lequel règnent une lune louve et de patients mais hargneux dieux païens, je ne le nommerai pas.
Sa sylve sépulcrale frissonne aux vents des Ardennes voisine et rien ne peut y vivre que malaisément... On y trouve, plus qu'ailleurs une population livrée à la superstition, état qui le jette sans défense au mystère et au pouvoir de choses...
Dans ce pays, où percent les couleurs fanées du temps usé, on a aussi, et de longtemps, baptisé sans sel les pierres anciennes qui veillent çà et là, certaines s'étant laissé sucer par vents et pluies au point d'avoir pris des formes qui font trop penser à l'esprit.
Mais il n'y a guère des lustres, tout cela ne pesait rien en contrepoids d'une calamité : ce pays était celui où paissaient les loups, les affamés, ceux qui venaient des Ardennes pour aller se gonfler le ventre en Flandre...
C'était donc le pays des loups mauvais et impatients de dévorements."

Claude SEIGNOLLE.

LES LOUPS-GAROUS

De tout temps, deux sociétés rivales, hommes et loups chassent le même gibier pour assurer leur subsistance.
La réalité quotidienne se traduit par la traque sans merci livrée par les Louvetiers, chasseurs et autres gens armés.

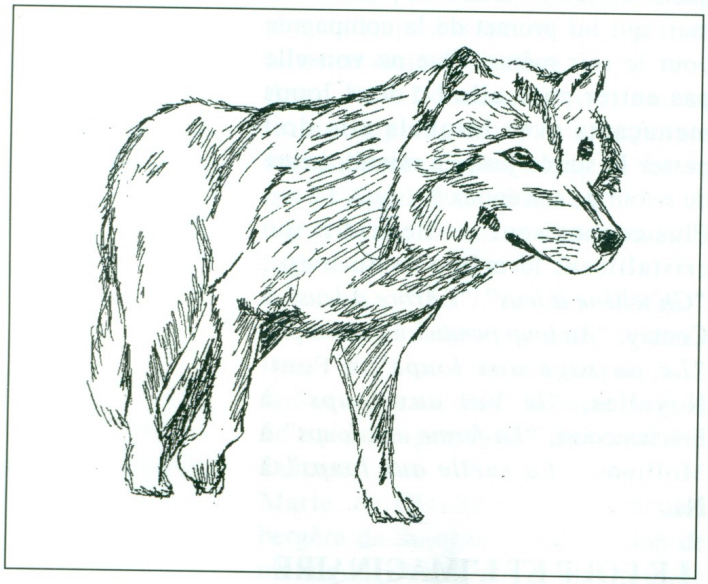
Ce fauve adversaire, l'homme l'a associé à toutes les catastrophes : guerres, famines, épidémies, hivers rigoureux... En ces périodes de survie, le loup habituellement cantonné dans les forêts, sort du bois et attaque. Ignorant des explications de ses malheurs, l'homme les assimile aux maléfices du Diable et de ses sorciers (Hommes-loups, Loups-garous).
Naïveté et terreur mystique populaire développent de multiples superstitions. Voici quelques *"recettes"* et *"précautions à prendre"* :
• le loup ne fera aucun tort aux brebis si vous liez un ail sauvage à la bête de tête.
• enduire les moutons de la propre fiente des loups (ceux-ci ne supportent pas leur odeur !).
• suspendre à la porte des granges la tête ou la patte d'un loup éloigne démons et autres loups.
• toute morsure même bégnine de loup est venimeuse (on ne sait pas identifier la rage).
• le regard flamboyant du loup rend l'homme aphone.
• la dent de loup en pendentif guérit des peurs nocturnes ; en hochet, elle aide les dents du nourrisson à percer sans douleur ; suspendue au col du cheval, elle le rend infatigable.
• le manteau en peaux de loup protège des puces, punaises et autres vermines.
• la queue, enterrée dans la cour de ferme empêche la martre de s'introduire dans le poulailler.
• une crotte de loup autour du cou calme la colique ; le foie calme les maux de tête ; un os pulvérisé soigne fractures et points de côté ; la langue porte chance au jeu ! ! !

Quelques *"malins"*, religieux et profanes utilisent cette terreur mystique pour mieux fondre sur leurs victimes. Ils deviennent *"meneurs de loups"*, *"loups-garous"*, *"sorciers"*, simulateurs, bandits de grands chemins, mais aussi malades mentaux ou extrêmes miséreux qui, réduits à la plus grande désespérance, mourant de faim et donc sujets aux hallucinations, adoptent tous le comportement du loup et se livrent à des exactions pouvant aller jusqu'à l'antropophagie à l'égard des enfants en particulier.
Le malade sombre dans la folie louvière, le simulateur profite de l'effroi qu'il inspire pour piller les habitations ou se débarrasser de quelque ennemi ou simplement *"importun"* !

DANS NOTRE CANTON...

Quelques dates stigmatisent les incursions des loups affamés sur les territoires que se réservent les hommes.

Dès le XII^{ème} siècle, ils vont en nombre, d'autant plus hardis qu'ils ont le ventre creux. Ils infestent d'abord la forêt de Vicogne (dont il ne reste rien aujourd'hui). Au XV^{ème} siècle, le défrichement intensif se poursuit. Ne dira-t-on pas que le pire ennemi du loup est la betterave ! Les fauves quittent les bois. On doit faire appel aux *"racacheux"* de la forêt de Crécy pour *"nettoyer"* les bois de Querrieu et Allonville. On lève un impôt supplémentaire pour faire face aux frais. Le *"citoyen"* comte de Saissaval, louvetier à Flesselles, est chargé de battues dans cette région.



Au XVIII^{ème} siècle, les loups assaillent encore les habitants : deux personnes de Querrieu meurent des morsures infligées par un loup enragé. A Querrieu, à Saint-Gratien, à la fin du siècle, ils se montrent de jour comme de nuit (les murs du château de Saint-Gratien sont percés de six fosses à loups). Derrière le village de Bertangles, on tue une louve. Au début du XIX^{ème}, la municipalité de Béhencourt réclame une battue de toute urgence : les loups déciment les troupeaux de moutons.

Puis leur pression sur les hommes et les bêtes se relâche. Cependant on les *"rencontre"* bien encore :

• 1835 ou 1836 : deux frères, couvreurs de métiers, se rendent à pied à Béhencourt. Un loup les suit sans jamais pourtant les attaquer.

• 1843 : le conseil municipal de Fréchencourt refuse l'entretien d'un chemin qui conduit à Molliens et auquel on accède par un passage fort encaissé, malaisé et de fort mauvaise réputation : *"le Val aux loups"*.

• 1850 : Naours, le 16 février au soir, trois personnes sont poursuivies par un loup alors qu'elles reviennent du village voisin. Elles agitent un sac et font jaillir des étincelles de leurs briquets. Le loup n'insiste pas.

• 1868 : le maire de Bavelincourt rapporte en 1991 que l'arrière grand-mère de sa femme est arrêtée par un loup au Pont Vicart. Alors que l'animal ouvre grand la gueule, de son bras, elle lui bloque les mâchoires.....

• 1880 : 14 janvier, "Un loup de force moyenne était venu à Naours ; on l'avait aperçu dans la journée et, le soir, une bonne demoiselle, d'un âge mûr, et propriétaire de deux boucs, dits cabris, avait aperçu, en rentrant dans sa cour, cet hôte incommode, assis sur son fumier. Effrayée, elle rebroussa chemin, criant de toutes ses forces dans la rue : *"Au loup ! au loup ! il va étrangler mes cabris !"* Sitôt tout le monde court aux armes : l'un prend sa pelle à four, l'autre son écouche, celui-ci son fusil, celui-là son fourchet. Mais ce gueux de loup s'enfuit sans plus attendre dans la direction de Flesselles, et disparut avec une telle prestesse au moment du passage du chemin de fer, que bien des gens furent convaincus qu'il avait sauté dans un wagon resté ouvert.... *"Les cabris du canton pourront à l'avenir dormir en paix"*. Relaté dans le Fonds Pinsart, cet épisode ne manque pas d'humour ; est-il authentique ?

Dans ce canton, comme dans toute région fort boisée de France, dès 1882, date de la loi, on organisa officiellement le massacre des loups. Dès lors, par la poudre ou le poison, ils disparurent rapidement.

En 1918, un chasseur de Saint-Gratien croit encore apercevoir un loup au Bois de Mai. Il le met en joue mais la bête disparaît.

Enfin, en février 1919, le canton de Villers-Bocage a le triste privilège de voir s'éteindre le dernier loup de la Somme sur son territoire. Signe des temps, la bête n'est pas vaincue à l'issue d'une lutte acharnée avec l'un de nos vaillants nemrods de l'époque, mais périt tout simplement à la suite d'une collision avec la camionnette du facteur de Méaulte, sur la route Amiens-Albert, après le bois de Querrieu. Le dernier des monstres qui depuis des siècles hantaient nos campagnes disparaissait sans doute à tout jamais, victime d'un *"ogre"* moderne dont les exploits tragiques allaient rapidement dépasser dans l'horreur les méfaits du loup : l'automobile déesse sanglante du XX^{ème} siècle. Depuis 1919, le loup n'est plus jamais reparu dans notre canton, ni même dans notre département.
Pourtant, en 1991, quelques légendes et lieux-dits témoignent encore du souvenir laissé par la Bête.

Qui ne connaît *"Ch'leu-wareu d'Pierregot"* ? Vous vous souvenez de cette meunière, une maîtresse-femme, fort rude envers ses ouvriers. Un soir, juchée sur sa mule, elle s'en revient d'Amiens où elle a livré sa farine, quand elle aperçoit derrière elle un loup qui ne la quitte pas des yeux. De son bâton, elle assène un sacré coup à la bête qui s'enfuit alors. Le lendemain, notre meunière croise un ancien ouvrier qu'elle a chassé, il marche tout tordu. A n'en pas douter, c'est lui le loup-garou menaçant rencontré la veille !
Dans le canton voisin, on raconte encore la légende du ménétrier. Confronté à un loup, il rompt une galette et la jette morceau par morceau à la bête qui se rapproche pourtant jusqu'à lui toucher le mollet. La dernière miette avalée, le loup s'apprête à croquer notre musicien. Celui-ci alors joue sur son violon un air émouvant. Le loup d'abord interloqué, se met à le suivre en dansant et en hurlant, ce qui ne manque pas d'attirer les Gobblins (nos lutins champêtres) qui l'obligent à danser jusqu'à ce que mort s'en suive, et délivrent ainsi notre ménestrel.

Près du Petit-Camon, Mathieu rencontre le Loup des Hautes-Bornes. Il n'échappe au fauve qu'en lançant sa musette au plus loin. L'animal se précipite sur le sac qui flaire le bon lard. Notre homme prend ses jambes à son cou et arrive sauf, au village.
Dans les bois d'Orville, chaque samedi, un homme tout nu se roule dans la vase de la mare et se transforme en loup-garou. Il vole un mouton et le dévore en compagnie des fées et du diable. On ne le délivre de cette malédiction que dix ans plus tard en le blessant pour que s'écoule une goutte de son sang.

A Englebelmer, un homme quitte chaque soir sa femme pour elle ne sait quelle aventure ! Elle s'en plaint à son mari qui lui promet de la compagnie pour le soir même. Que ne voit-elle pas entrer chez elle ! : deux loups menaçants avec lesquels elle doit passer la soirée jusqu'à minuit, heure du retour de son époux !
Plus connus sont les lieux-dits qui cristallisent la mémoire du loup ; *"Ch'tchène à leus"* *"l'Arbre à leus"* à Contay, *"Au loup pendu"* à Rubempré, *"Le passage aux loups"* à Pont-Noyelles, *"le Val aux loups"* à Fréchencourt, *"La ferme aux loups"* à Molliens, *"La ruelle aux loups"* à Naours.....

LE LOUP ET L'IMAGINAIRE

Les loups vont répondant des forêts violettes.
A l'horizon, le ciel est rouge d'enfer."
RIMBAUD

Maudit au quotidien, le loup devient dans le monde imaginaire un personnage important des contes, fables et légendes (La Fontaine, Perrault, Daudet, Le roman de Renart, Pierre et le Loup...) qui le ridiculisent et l'accablent de mille maux.
"Grand rôdeur devant l'Eternel" le loup se rompt la dent et n'en peut mais. Par la parole et le texte, l'homme se venge du loup féroce et effrayant.
On ne manquera pas encore d'associer le loup à la guerre : *"Les loups sont entrés dans Paris"*.
D'Outre-Atlantique, nous parvient une

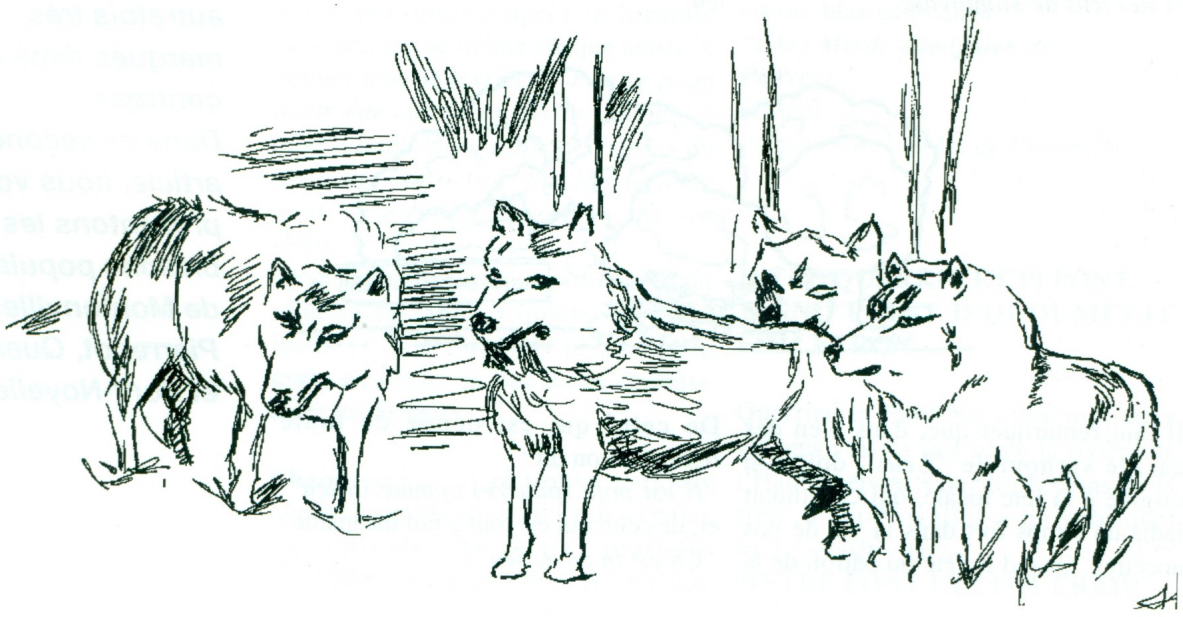
image plus sympathique : celle des dessins animés, Disney, Tex Avery...
D'autres tentent de réhabiliter le loup.

"La plainte du loup nous parvient d'un monde inhumain, d'un monde avec lequel, pendant des millénaires, notre espèce eut à se confronter plein de menaces, d'embûches, d'embuscades, de toutes part tendues par la faim, la griffe et le croc. Le loup n'est pas un chien et ne le sera jamais... et c'est pourquoi le loup disparaîtra".

Maurice GENEVOIX.

Les mamelles offertes aux petits blottis contre elle, la louve nourrit louveteaux et petits d'hommes. Dans la jungle indienne, Mowgli apprend chez ses parents loups à respecter les règles de la vie en société (Kipling).
Avec Jack London, Croc-Blanc se laisse apprivoiser par un homme exceptionnel ; un autre loup ne résiste pas à l'Appel de la forêt.
Vigny exalte liberté et dignité dans la mort du Loup.
Anémone, *"la fille aux Loups"*, parcourt le monde escortée de deux loups à l'âme chevaleresque pour sauver son bien-aimé. (Contes mauves de ma mère-grand de Charles-Robert Dumas)
Marie, de Claude Seignolle, petite bergère de Sologne, a reçu le don de mener les loups. En compagnie de Malaguette, (album du Père Castor) rencontrons le grand loup dans les bois. Subjugué par la fillette, celui-ci promet de devenir végétarien. Mais, il dépérit. Malaguette comprend qu'on ne renie pas les lois de la nature et le délivre de sa promesse.
Delphine et Marinnette des Contes du Chat Perché, acceptent de partager leurs jeux avec un loup qui s'ennuie. Le plaisir de se faire peur entretient la fascination qu'exerce celui-ci.
Quelques ouvrages plus récents parlent d'amitié mutuelle entre homme et loup comme *"L'indien et la louve"* R.F. Leslie.
Aujourd'hui, les organisations de protection de la Nature rappellent à l'homme le respect de la fonction écologique de chaque espèce y compris de celle du loup.
Depuis la convention de Berne, signée en 1979, le loup est un animal protégé. La France attendra 1989 pour adhérer.
En Lozère, depuis 30 ans, Gérard Ménatory vit entouré de 40 loups en semi liberté. En Italie, aux alentours de Rome, quelques centaines de loups vont libres sans jamais avoir croqué d'Italiens.
Ni enfermé dans un zoo, ni dressé pour le cirque, le loup doit aller libre sans menacer l'homme. A chacun son territoire.

Françoise LOUVET



LES BLASONS POPULAIRES.

Dans nos campagnes picardes, le "Blason populaire" était un sobriquet généralement moqueur dénonçant les travers des habitants d'un village.
Ces sobriquets ethniques, qui sont les manifestations de l'humour populaire et de l'esprit frondeur des campagnards, expriment l'âme des particularismes locaux mais aussi des rivalités, autrefois très marqués dans nos contrées.
Dans ce second article, nous vous présentons les blasons populaires de Montonvillers, Pierregot, Querrieu et Pont-Noyelles.

CHES MOUTONS DE MONTOVILLE
CHES LEUS DE MONTOVILLE

Les uns croient que ce sobriquet est dû au caractère inoffensif des habitants ; d'autres pensent qu'on doit l'attribuer aux nombreux troupeaux de bêtes à laine qui vivent sur le terroir.
Le nom même du village a pu donner lieu au sobriquet appliqué à ses habitants : autrefois, l'on disait et l'on écrivait "Moutonvillers".
L'origine du nom de la commune signifie-t-il "le domaine des moutons" ? Ou bien ce sens étymologique résultant de la confusion entre les lettres "U" et "N" a-t-il été attribué par le bon sens populaire ?
Les autochtones n'avaient que peu ou point de relations avec les pays voisins parce que leur village était privé de chemins ; ils vivaient chez eux comme le loup au plus épais du bois, d'où cet autre brocard :

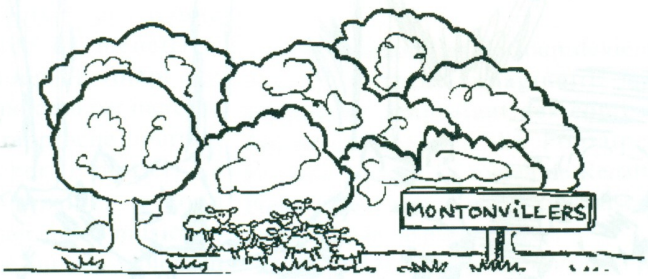
"Ches leus de Montovillé"

Il faut remarquer que, dans bien des cas, le surnom de *"Leus"* doit son origine à la fête locale, qui constituait jadis un temps fort dans la vie de nos ancêtres. Quand la fête du patron de la paroisse tombait le lundi ou le mardi, si la fête locale avait lieu le dimanche précédent, on disait que les paroissiens mangeaient leur patron ; en agissant de la sorte, ils se montraient affamés comme les loups.
Le souvenir de ces animaux est présent dans le surnom collectif des habitants de deux villages de la Somme : Licourt et Montonvillers.
Le nom de ce fauve, qui pullulait jadis en Picardie, où il jetait la consternation parmi les populations, est entré dans la composition d'un certain nombre de locutions picardes.

On dit d'un hâbleur :
"Il foit des contes à tuer des leus à coeup de bonnet".

En parlant de celui que le mariage a assagi, on dit :
"Le mariage convertiroit un leu."

Pour exprimer qu'un malheur vient à propos à qui saura le dissiper, on dit :
"Le mort d'in quien ch'est le vie d'in leu."



De celui qui est dénué de toute ressource, on dit :
"Il est pofe (pauvre) comme in leu", et, de celui qui est tout à fait incapable :
"Ch'est in pover leu".

De celui qui, voulant voir sans être vu, mais qui se cache mal, on dit :
"I ressanne à che leu,
I muche sen musieu."

Si l'on pouvait tout prévoir, on pourrait tout éviter, s'exprime par ce distique :
"Si o savoit tous ches treus,
os parroit tous ches leus."

L'équivalent du proverbe français, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, se trouve dans ses deux vers :
"I ne feut qu'un coeup
Pour tuer un leu."

Les habitants des petites villes se moquent des villageois en disant :
"In poysan et pi in leu
Ha n'o qu'enne âme à deux."

A Montonvillers, une croyance - qui existait aussi à Coisy - veut que les femmes aillent *"Saluer Mars"*.

Voici pourquoi d'après la formule suivante, qui se débite chaque année le dernier jour de février. *" Pou ne point avoir éde cairvures, dit-on, i feut s'n aller saluer Mars à quatre heures du matin et pi foire trois fois le tour d'éle mare aveu se baingniére da ses dents"*.
(Pour ne pas avoir de crevasses, il faut aller saluer Mars à quatre heure du matin et faire trois fois le tour de la mare en tenant le bas de sa chemise entre les dents.)

Chaque année, il se trouve toujours quelque simple d'esprit pour vérifier l'exactitude de cette pratique singulière. Il est inutile d'ajouter que les curieux en sont pour leur frais !

CHES GROSSES GORGES EDE PIERREGOT.

Il paraît qu'on y voyait jadis beaucoup de goîtreux. Pourtant le recensement de population de 1851 qui fournit des indications sur l'état de santé de la population communale ne mentionne pas de goîtreux parmi les 652 habitants du village. On y dénombre seulement



un borgne, deux sourds et muets, un aliéné à domicile et un individu affligé de la perte d'un bras.
Les habitants de Pierregot étaient encore blasonnés ainsi :
"Ches Merde-éde-Quien de Pierregot",
et aussi :
"Ches Têtes carrées de Pierregot".

INTRE QUERRIU ET PI PONT, Y GNO POINT D'QUOI METTE ES'N ETRON.

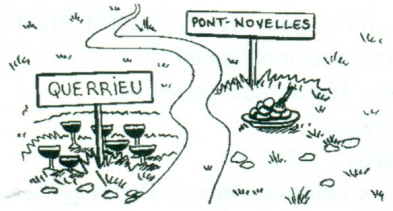
Querrieu et Pont-Noyelles sont deux villages voisins que seule la rivière de l'Hallue sépare. Pour les besoins de la rime, Pont-Noyelles a un sobriquet trivial symétrique :
"INTRE PONT ET PI QUERRIU

Y GNO POINT D'QUOI POSER SIN TCHU;"

Si les gens de Pont-Noyelles passaient pour bien manger lorsqu'ils se trouvaient à la table des autres , leurs voisins de Querrieu avaient la réputation de bien boire, puisque l'on disait d'eux :
"Ches Envaleus
De Querrieu."
Ce blason fait penser à un diction picard visant les ivrognes et les cabaretiers :

"Ches buveus,
Pour foire des carrieux,
I mette-té des viux culs de capieux ;
Et pi cheux qu'il vende-te à boire à ches buveus,
I foite-té des catieux."

Autrement dit : Les ivrognes



s'appauvrissent en enrichissant les cabaretiers.
Pont-Noyelles et Querrieu sont si rapprochés qu'on avait tendance naguère à les confondre en un seul village. D'ailleurs dans le registre paroissial de Pont-Noyelles de l'année 1675 ne lit-on pas : *"Pons-les-Querrieu" et "Pons-Querrieux"* ?
Afin de corriger la tonalité grossière du sobriquet précédemment cité, on disait d'une façon plus décente :
"Inter Pont et pi Querriu,
Y gno point d'quoi mette es'n'u."
("Entre Pont et Querrieu, il n'y a pas de quoi mettre son oeuf.")
Les habitants de Pont-Noyelles portaient également ce surnom :
"Ches Mieus de Pont."
Ils avaient la réputation de se bâfrer lorsqu'ils se trouvaient à la table des autres surtout aux fêtes locales. On pouvait appliquer à chacun d'eux ce dicton picard :
Il o le maladie de Saint Triquebal :
I bouffe bien, i n'envale point mal.

(à suivre...)

Christian MANABLE
d'après **Alcius LEDIEU** *"Blason populaire de la Picardie", (1905 - 1910)*

VILLERS-BOCAGE ET SA RÉGION A L'ÉPOQUE GAULOISE ET ROMAINE D'APRÈS LES RECHERCHES AÉRIENNES

Roger Agache né en 1926 à Amiens, connaît bien Villers-Bocage. Il y passait ses vacances chez ses grands-parents cultivateurs. Il découvrit en 1944, le remarquable gisement paléolithique de la sablière Rambour et participa aux fouilles de dégagement des souterrains. Instituteur puis chargé de cours à l'Université de Caen, il devint Directeur régional des antiquités et chercheur au C.N.R.S. Docteur en histoire de l'Art et d'Archéologie, il vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut. Quelque 200 publications ont assuré à R. Agache une renommée mondiale.

Trente années de survols constamment répétés en toutes saisons et dans toutes les conditions atmosphériques nous ont permis de découvrir, en Picardie, quelque 10 000 sites archéologiques enfouis dont la moitié ont été vérifiés sur le terrain, étudiés, répertoriés et cartographiés dans le premier **"Atlas d'Archéologie aérienne"** publié en Europe Occidentale : voyez les principaux ensembles gaulois et gallo-romains arasés décelés d'avion aux environs de Villers-Bocage.

Des taches de rosée, de gelée blanche ainsi que des anomalies de la croissance des cultures (différences de couleurs ou de hauteurs). En effet, même rebouchés depuis des millénaires, ces anciennes fosses ou fossés retiennent toujours mieux l'humidité, ce qui entraîne de très légères et extrêmement fugitives variations de la teinte des sols nus l'hiver, ou des céréales au printemps et en été.

Toutefois, ces anomalies révélatrices de terrassements arasés n'apparaissent que dans des conditions exceptionnelles et presque uniquement sur des sols peu fertiles et peu profonds par exemple là où le

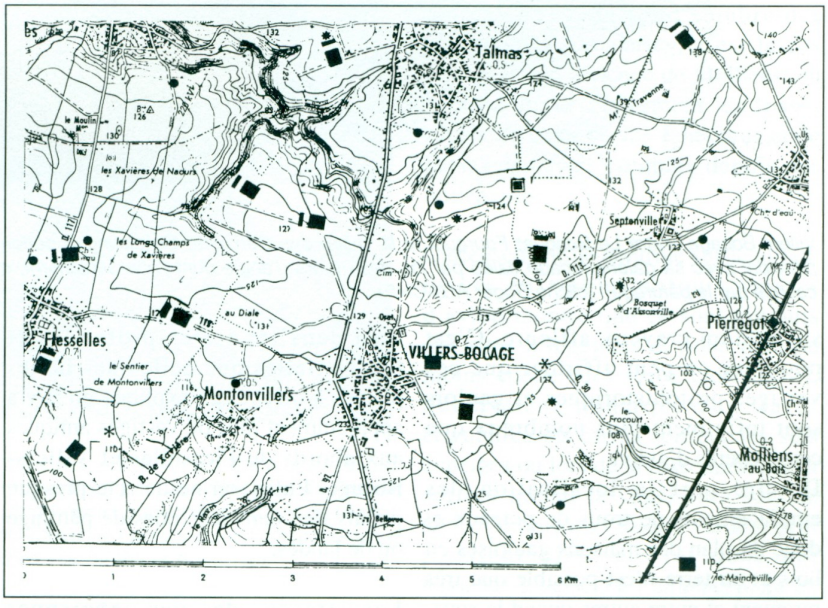


Photo : extrait de l'Atlas d'Archéologie aérienne de Picardie, de R. Agache et B.Bréart.
Les grandes villas gallo-romaines et leur orientation (presque toujours vers le soleil levant comme le voulaient les agronomes latins) sont figurées par des rectangles, le trait indiquant l'emplacement de l'habitation principale quand celle-ci est discernable d'avion.
Notez par ailleurs l'existence d'un temple gallo-romain entre Villers, Talmas et Septenville.
Les gros points sont des emplacements probables d'établissements antiques indéterminés, les étoiles, ceux de constructions médiévales arasées.
Les cercles évidés indiquent les principaux ensembles protohistoriques.



Villers-Bocage, entre Le Bosquet Fourquet et la vallée des Cerisiers. On distingue nettement une partie du bâtiment principal avec sa galerie-façade calée par les deux tours d'angle dont l'une seulement, est discernable, l'autre étant cachée par le pâturage ! (cliché Roger AGACHE).

substratum crayeux affleure. C'est pourquoi on peut affirmer que ces vestiges protohistoriques et gaulois sont infiniment plus nombreux que ceux repérés d'avion.

D'autre part la localisation des emplacements de trous de poteaux et donc du plan des maisons gauloises en bois et en terre n'est possible que très rarement et entre autres quand le sous-sol est constitué par des nappes alluviales graveleuses, ce qui n'est évidemment pas la cas ici.

Quant aux fondations arasées des habitats et des temples gallo-romains, elles apparaissent au contraire surtout bien dans les terres profondes et fertiles telles que celles des belles plaines à blé, ce qui explique qu'il y a apparemment plus de vestiges antiques aux abords de Flesselles et Villers-Bocage. Enfin, on ne détecte presque jamais rien dans les zones de pâturage ou de landes.

Les tracés de ces anciennes constructions en "dur" d'époque romaine, elles, se révèlent surtout bien, par temps humide quand les labourages profonds remontent en surface des éléments du sous-sol et donc les fondations et les "semelles"



Découverte aérienne du plan d'une villa gallo-romaine à la sortie S.E. de Vignacourt : on notera l'opposition très caractéristique de l'habitat traditionnel picard fait de gros villages agglomérés autour de l'église, alors que l'habitat rural gallo-romain est presque uniquement constitué par de grandes fermes isolées. (cliché Roger AGACHE).

en craie battue. Elles sont d'ailleurs également repérables au sol ! un des grands mérites de l'archéologie aérienne est d'apprendre à regarder à ses pieds !

Il a été possible ainsi d'avoir des photographies et des plans étonnamment précis des villas gallo-romaines qui tels des fantômes resurgissent de courts moments dans les brumes hivernales alors qu'on croyait leurs moindres traces à tout jamais disparues. Voyez les vues aériennes des villas antiques de Villers-Bocage, de Vignacourt et de Querrieu.

Par ailleurs les fossés circulaires ou carrés de caractère rituel et funéraires de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer se révèlent parfois dans les cultures, particulièrement quand les céréales mûrissent ; elles jaunissent plus rapidement au niveau des remblais protohistoriques et se dessinent alors pendant peu de temps mais très nettement sur le fond sombre des céréales encore vertes, c'est le cas pour la photo aérienne de Molliens où l'on distingue clairement les fossés rituels de deux enclos funéraires et de fosses et fossés comblés depuis des millénaires.

Curieusement, le contrôle sur le terrain de ces ensembles enfouis repérés d'avion montre que ce sont toujours des sites à légendes et donc plus ou moins connus des vieux cultivateurs, qui avaient remarqué ces tracés circulaires ou carrés soit sur les sols enneigés ou lors de la rosée matinale et surtout quand la végétation sort de terre. Comme les céréales verdissent et poussent plus vite (et donc ont tendance à verser) à l'emplacement de ces fossés rituels antiques presque toujours parfaitement géométriques, les paysans de jadis cherchaient une explication à "ces apparitions fugitives" et répétitives... Ils ont généralement pensé que c'était des lieux de sorcellerie ou de sabbat,

parfois aussi que c'était là que des fées venaient danser en cercle et donc piétiner les récoltes qui, constataient-ils se couchaient presque tous les ans au même endroit et en cercle : un bel exemple est connu au lieu-dit "les Aubivats" à Bertangles.
Aujourd'hui, les tenants de la science fiction voient là les traces d'atterrissages de Martiens ou autres petits hommes verts ! Chaque époque a ses obsessions !

Mais, le plus spectaculaire a été la découverte des structures de l'habitat rural gallo-romain qui étaient presque totalement inconnues antérieurement à ces survols.
Pour la première fois en Europe, on connaît ici avec une étonnante précision l'implantation exacte des établissements antiques ; c'est le régime de la grande propriété terrienne et de l'habitat dispersé, constitué presque uniquement de grandes fermes isolées "les villas" construites sur des plans architecturaux parfaitement géométriques selon les préceptes des agronomes et des architectes latins. Seuls les petits temples (isolés eux aussi) en forme de doubles carrés sont de type vernaculaire et sont dans la tradition gauloise. L'un d'eux a été repéré entre Villers-Bocage et Talmas.

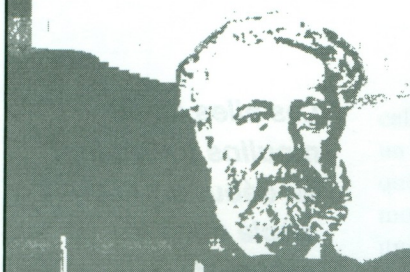
La destruction et l'abandon définitif de la plupart de ces habitats ruraux antiques (dont quelques-uns sont cependant à l'origine de nos villages) témoignent de l'ampleur des bouleversements au moment des grandes invasions barbares et après elles quand naîtra peu à peu un habitat fondamentalement différent, constitué



Molliens au bois, route de Villers-Bocage. Les anomalies de la teinte de céréales, en période de sécheresse, révélent le tracé de nombreuses fosses et fossés comblés, entre autres : deux enclos funéraires de l'Age du Fer (l'un carré, l'autre circulaire). (cliché Roger AGACHE).

par de gros villages blottis contre la motte castrale et surtout contre l'église et son clocher, symbole même de paisible paysage spirituel de l'Occident chrétien si menacé aujourd'hui par la montée de nouvelles et terrifiantes barbaries.

Roger AGACHE



Georges LACORDE a vécu à Villers-Bocage de 1953 à 1987, date de son décès. Il avait l'âme d'un poète. A travers ses rimes, il se fait le chantre de la Picardie où "Les cathédrales lancent leur flèche vers le ciel".

PICARDIE

Picardie, je voudrais dédier ce bavardage
A qui sans te connaître, déforme ton visage,
Ceux qui dans tes brouillards ont peur de s'égarer,
Ou dans tes marécages craignent de s'enliser.
Prétendre que tu es terre inhospitalière
Est préjugé d'ignare, voire même sectaire.
Ton sol ne tremble pas, affermi comme un roc,
Pas d'ouragan, de lave, de limon, pas un choc.
Te reprocherait-on que le soleil te boude ?
Ton ciel gris de nuages filant au coude à coude ?
Et puis dans la foulée, la froideur de tes gens,
Que les esprits chagrins méconnaissent souvent ?
N'as-tu pas eu Dumas et Jean de La Fontaine ;
Jules Verne le visionnaire épousant ton domaine.
Et Racine et Voiture, Claudel et Mac Orlan,
Mermoz et De La Tour ont été tes enfants.
Va ne sois pas pudique, dévoile ta magie,
Montre aux vrais amoureux tes coins de poésie.
Tes cathédrales lançant leur flèche vers le ciel
Par leur splendeur affirment ton destin éternel.
Pas un coin désertique mais partout grasses vaches,
Les moissons du Santerre, les prés de la Thiérache.
Ton Marquenterre, tes plages dont le sable est si fin
Qu'on ne peut le tenir prisonnier en ses mains.
Ta douce rivière Somme musarde et se prélasse
Sagement en tout lieu elle garde sa place
Entre les étangs glauques semés de nénuphars,
Paradis des pêcheurs et chasseurs de canards.
Le vent piquant d'automne chante dans les feuillages
Des peupliers aux cimes qui frôlent les nuages,
Brandissant leurs ramures aux feuilles pailletées d'or,
Prélude de l'hiver et d'un nouveau décor.
Malgré ton ciel morose, à cause de lui peut-être,
En Picardie aussi on sait faire la fête.
Marche la tête haute, ton visage sans fard
Est gravé pour toujours au coeur des vrais Picards.

Georges LACORDE

LES MOULINS À VENT



MOULIN DE PIERREGOT (croquis de 1913)

Les ailes de 60 moulins tournaient au début du XIXème siècle dans le canton de Villers-Bocage. Quatre seulement subsistaient au début de notre siècle.
Roger Jouy, demeurant à Pierregot a réalisé un travail de synthèse sur les moulins et leurs meuniers.

Le moulin Arrachart" " Le moulin Tellier" "Le moulin Léonard", ces lieux-dits cadastraux sont les seuls souvenirs des moulins à vent qui se dressaient sur la plaine picarde il y a a moins de cent ans. En 1850, Jacques Garnier, secrétaire des Antiquaires de Picardie dénombrait cinq cents moulins à vent dans le département de la Somme. Dans le canton de Villers-Bocage, il y en avait une soixantaine.

Il y avait deux types de moulins : les moulins *"en dur"* en briques ou en craie. Le seul du canton en grès, est

celui de Pierregot, ce qui est je pense un exemple unique. C'est aussi le seul qui soit encore debout. Dans ce type de moulin c'est le toit qui se déplace sur une jante en bois de pommier. Les moulins en bois se divisent en deux catégories, d'abord les moulins sur pioche ou pivot : le moulin tourne entièrement sur lui-même. Le seul de ce type que j'aie pu relever proche du canton était le moulin Bouton à Hérissart.

Comme pour les moulins de pierre, la toiture des autres moulins tourne seule sur la jante. Ces moulins sont pour la plupart de forme polygonale (souvent octogonale - moulin Morel à Rubempré, moulin de Vaux, moulin Mal d'aplomb à Pierregot) parfois ronde (moulin de Querrieu).

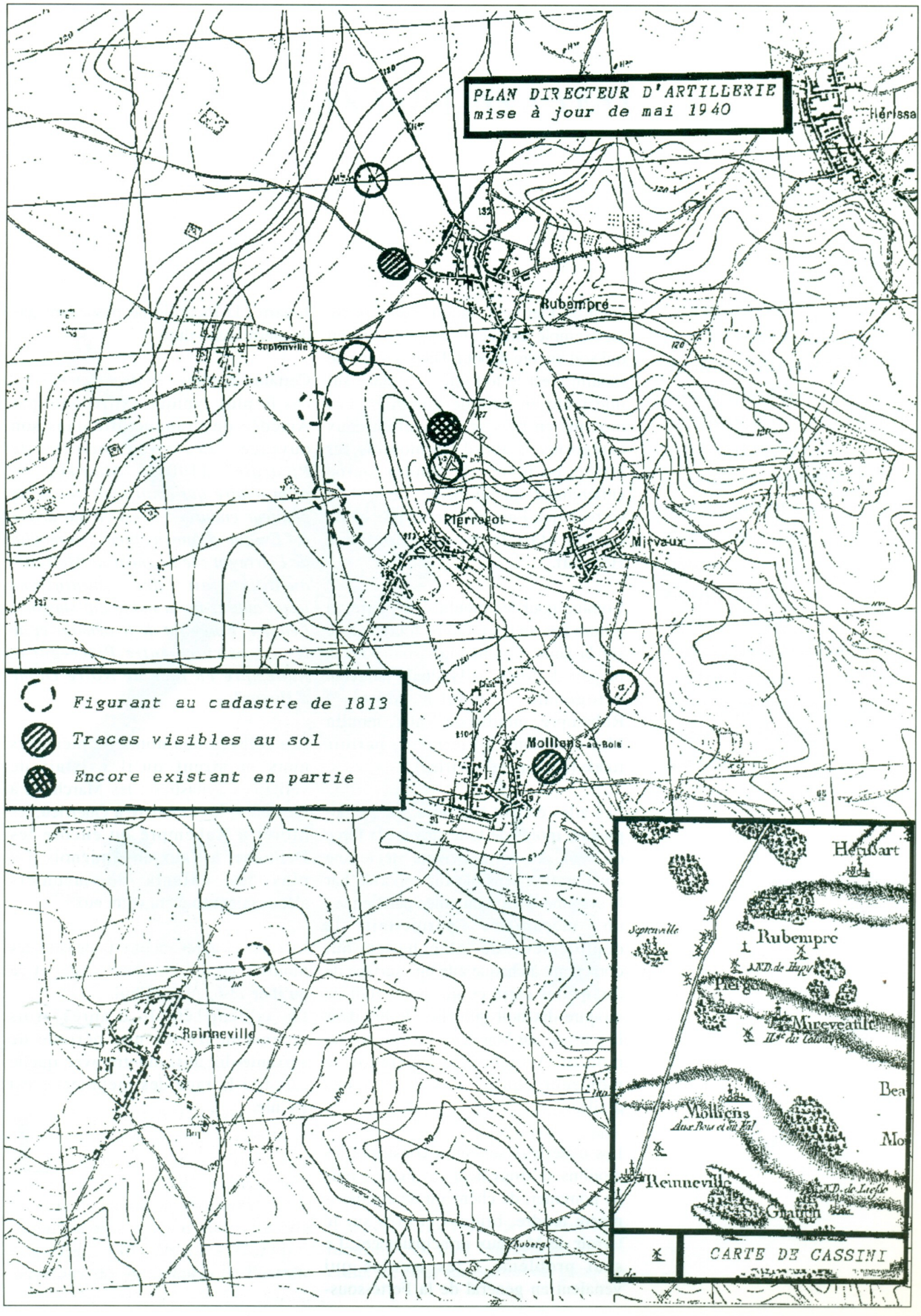
Les ailes étaient entoilées, on mettait plus ou moins de toile suivant la force du vent. Au dix-neuvième siècle une amélioration sensible fut apportée par le système Berton ou volée parisienne : un mécanisme permettait le déploiement de planchettes qui donnaient, à chaque aile une surface de dix mètres carré ce qui permettait de moudre dix-huit quintaux de blé dans la journée par bon vent. Des photos du moulin Arrachart à Pierregot le montrent équipé des deux types d'ailes.

Les matériaux servant à construire les moulins se trouvaient sur place : bois de pommier, de chêne ou de cormier - pierre tendre, briques et grès sur le terroir de Mirvaux principalement. Le seul problème : les meules qui venaient en général de la Ferté-sous-Jouarre, la Picardie ne possédant pas de pierre assez dure.

Certains moulins *"se déplaçaient"*. Le cas le plus typique est raconté par Amédée de Franqueville dans son ouvrage *"Les vieux moulins de Picardie"* (1907) *"Malheur au propriétaire qui avait pour voisin un planteur endurci ! C'est ce qui arrive à l'Evêque d'Amiens pour son moulin de Pierregot : le seigneur de Molliens-au-Bois fait des plantations jusqu'auprès de la motte qui supporte l'édifice. Force fut de le démolir et de le reconstruire entre Pierregot et Rubempré en face de Notre Dame d'Haupy"*.

Les relevés des noms de meuniers nous montrent qu'il existait de véritables dynasties : les Marchand à Flesselles, les Lefebvre à Querrieu, les Morel à Rubempré ou encore les Delhomel à Vaux-en-Amiénois. De plus les enfants de meuniers s'épousaient souvent entre eux.

La carte ci-après montre la densité des moulins au dix-huitième siècle et ce qu'il en reste aujourd'hui.
Le tableau établi d'après trois recensements sur une période de soixante-dix ans, montre avec quelle rapidité la race des meuniers s'est éteinte.


PLAN DIRECTEUR D'ARTILLERIE
mise à jour de mai 1940
Rubempré
Septonville
Pierregot
Mirvaux
Molliens-au-Bois
Reinneville
Figurant au cadastre de 1813
Traces visibles au sol
Encore existant en partie
Rubempré
Pierregot
Molliens
Reinneville
CARTE DE CASSINI

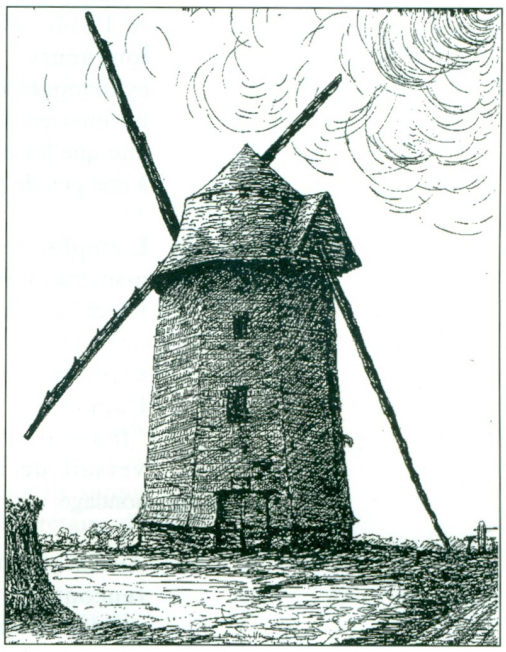
LES MEUNIERS DANS LE CANTON DE VILLERS-BOCAGE D'APRÈS LES RECENSEMENTS

	1836		1881		1906	
	MEUNIER	GARÇON	MEUNIER	GARÇON	MEUNIER	GARÇON
BAVELINCOURT	2	0	1	0	0	0
BEHENCOURT	2	0	1	2	0	0
BERTANGLES	3	0	0	0	0	0
CARDONNETTE	1	0	1	1	0	0
COISY	0	*	0	0	0	0
FLESSELLES	1	2	1	1	0	0
FRECHENCOURT	6	0	6	2	1	0
MIRVAUX	3	0	1	0	1	0
MOLLIENS AU BOIS	0	2	0	4	1	0
MONTIGNY-SUR-L'HALLUE	0	0	1	0	0	0
MONTONVILLERS	1	0	0	0	0	0
PERREGOT	0	0	0	0	0	0
PONT NOYELLE	2	0	2	0	0	0
QUERRIEU	0	1	0	0	0	0
RAINNEVILLE	3	3	1	0	0	0
RUBEMPRE	5	0	2	0	0	0
SAINT-GRATIEN	4	5	2	0	1	0
SAINT-VAST	3	2	3	2	0	0
TALMAS	3	2	1	0	0	0
VADENCOURT	5	0	0	0	0	0
VAUX	2	0	0	0	0	0
VILLERS-BOCAGE	5	0	0	0	0	0
	10	3	1	0	0	0
TOTAUX	61	20	28	10	4	0

** garde moulin*

Soixante et un moulins pour vingt-trois communes en 1836, quatre soixante-dix ans plus tard !
Le dernier, le moulin d'Adulphin CAGE fonctionna à PIERREGOT jusqu'en 1932. En moins de cent ans, tous ou presque, avaient disparu. Il ne reste aujourd'hui que quelques mottes à peine visibles (MOLLIENS AU BOIS, RUBEMPRE) et la tour en pierre du moulin de PIERREGOT.

Roger JOUY



Moulin R. MOREL, à RUBEMPRÉ (Croquis de 1914).

EXTRACTION ET TRAVAIL DU GRES DANS LE CANTON DE VILLERS-BOCAGE

Petit-fils d'Ernest HEREN (1871-1937), célèbre érudit de Molliens-au-bois, Marc HEREN nous rappelle l'histoire des grès. Dans ce second article, il aborde les techniques de sondage, d'extraction et de débitage du grès, matériau très utilisé par nos ancêtres au cours des siècles précédents.

Le chapitre qui s'ouvre est à coup sûr un des plus curieux de notre étude. Il va dévoiler un côté de la vie rustique ignoré jusqu'alors : l'industrie des extracteurs de grès de la Picardie, industrie qui a fait vivre - et aussi mourir, hélas ! - tant de générations pendant tant de siècles. On ne la connaît plus guère en notre province : les hommes d'âge mûr ne font que la soupçonner et les jeunes gens l'ignorent. Puissions-nous peindre ces choses déjà éloignées en leur restituant leur véritable physionomie !

SONDAGE

Les grès ne formant pas de gisement continu, mais se trouvant éparpillés irrégulièrement dans le sol, il s'agissait d'abord de déterminer leur position. Alors avait lieu l'opération du sondage.
A l'aide de sondes de diverses longueurs, simples tiges de fer cylindriques mesurant 2, 3, 5 et 8 m., les ouvriers fouillaient la terre : c'est dire que les blocs se trouvaient parfois à une grande profondeur.

L'emploi des longues sondes, d'un maniement assez difficile, nécessitait les efforts de trois personnes : l'une qui perçait directement le sol, la seconde qui maintenait le haut de l'appareil branlant avec une *"fourquette"*, et la troisième qui versait de l'eau dans le trou de sondage.

Au son et au tressaillement de la sonde rencontrant la roche cherchée, les gressiers savent à quoi s'en tenir sur le volume de celle-ci. Et comme chacun travaille à sa "cordelette", c'est-à-dire pour sa part, chaque bloc appartient intégralement à ceux qui, les premiers, ont "touché grès". Ce grès, quand il est sis en pleine argile, est plus tendre que celui reposant sur la craie : ainsi parlent les gressiers.

EXTRACTION

Maintenant il faut parvenir jusqu'à la matière. A cet effet, on enlève la terre au-dessus du bloc qui est mis ainsi à jour et remonté à la surface par un treuil. Quand les dimensions de la roche sont par trop vastes (certaines mesurent 8m x 5m x 0m80), on creuse d'abord un puits central qui descend jusqu'à elle, puis des galeries souterraines qui rayonnent autour de ce puits : ainsi évite-t-on des terrassements par trop considérables. La surface du grès mise à nu, reste à débiter celui-ci en fragments remontés par le treuil.

Cette dernière méthode, qui forçait les gressiers à travailler sous terre, "à la chandelle", était très dangereuse à cause des éboulements, de plus, l'atmosphère se saturait de poussière de grès.

Nous avons parlé de treuil : c'était un progrès. Les plus anciennes extractions s'opéraient à force de bras. On cerclait les fragments avec des liens auxquels s'attelaient de vigoureux "corps". Ils tiraient, tiraient, tandis que d'autres gressiers aidaient au mouvement en poussant *"à l'épeule"*, et le grès était ainsi hissé péniblement le long d'une pente douce pratiquée ad hoc. Qui

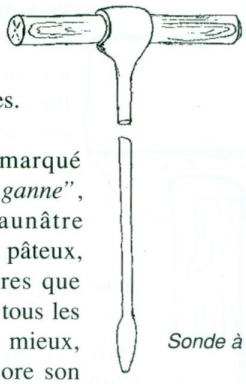
pourra jamais supputer la somme d'efforts produite pour extraire les montagnes de grès nécessaires aux incessants besoins de nos bourgades ?

DEBITAGE

Quand au débitage de la masse comment s'opère-t-il ? En la mortaisant. On creuse, sur la face à nu, des mortaises plus ou moins rapprochées selon l'épaisseur plus ou moins considérable du bloc de grès, (0m30 de distance en moyenne) et dans le prolongement l'une de l'autre. Des coins en fer, semblables à ceux qui servent à fendre le bois, sont fixés dans ces mortaises et maintenus bien verticalement à l'aide de fragments de ferraille, toujours des morceaux de vieux fer à cheval, nous disaient les vieux gressiers de qui nous tenons ces détails.

Enfin, les coins sont d'aplomb et bien plantés ; il ne reste plus qu'à leur asséner quelques vigoureux coups avec la masse, le plus lourd des marteaux, "éche mâle", pour employer le pittoresque langage des gressiers. Et le massif bloc, d'apparence invulnérable, se fendra suivant un plan vertical passant par l'axe longitudinal des mortaises. L'opération, répétée, multipliera les fragments de grès.

Il arrivait parfois que les coups assénés n'avaient pas raison de la résistance de la roche ; de guerre lasse, les ouvriers abandonnaient la partie, mais n'étaient pas peu surpris de trouver, en revenant le lendemain matin, la brisure opérée : les molécules s'étaient séparées comme d'elles-mêmes, le bloc était fendu.
Agréable surprise que de rencontrer aussi de gros grès qu'une cassure naturelle fragmente de haut en bas.
D'après les praticiens, deux cas pouvaient se présenter dans le débitage : ou le bloc montrait une face tendre, ou il montrait une face dure. Mauvaise position dans le premier cas : les coins faisaient éclater les mortaises sans pouvoir même s'y maintenir ; bonne, dans le second : les coins se serraient à volonté entre les ferrailles et les mortaises.



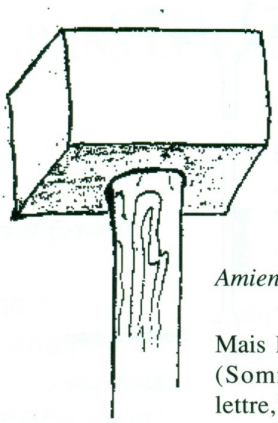
Sonde à grès

Les gressiers avaient remarqué aussi que les grès à *"pieu ganne"*, c'est-à-dire à croûte jaunâtre (ferrugineux) étaient plus pâteux, plus moelleux, plus tendres que ceux à "pieu noire." Dans tous les cas, la roche se travaillait mieux, quand elle conservait encore son "eau de carrière", c'est-à-dire en sortant de terre.
Est-il nécessaire d'ajouter que les moyens d'extraction ci-dessus, rudimentaires au possible, se sont succédés tels quels pendant une longue suite de siècles : on n'en a jamais connu d'autres dans le canton de Villers-Bocage.

UN MATERIAU RECHERCHE

Outre les inévitables accidents de la carrière, l'extraction n'allait pas toujours sans encombre.
Certains propriétaires de *"bois à grès"* s'y opposaient, en alléguant le préjudice qu'ils subissaient de ce fait, notamment "l'abbé de Corbie pour La Houssoye (Somme). M. de Louverval pour Toutencourt et le marquis Ducret pour Vignacourt". Aussi l'assemblée provinciale de Picardie décide-t-elle d'autoriser les entrepreneurs de routes à extraire des grès, partout où ils le jugeront convenable, quitte à indemniser les propriétaires (1788)
Ces entrepreneurs, négligeant parfois de payer régulièrement leurs ouvriers, les décourageaient et mettaient ainsi l'administration dans le cas de manquer de grès pour la confection des routes. On est obligé de donner aux extracteurs "l'assurance qu'ils seront payés à l'avenir par le secrétaire du département" (1788).

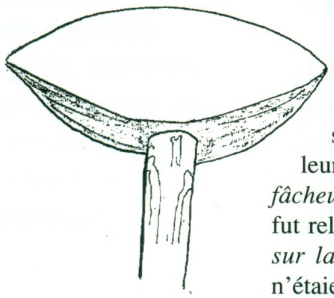
Des mutineries éclatent par moments.



Masse

C'est ainsi que, sur *"réquisitoire"* de l'architecte Rousseau, l'intendant de Picardie et la maréchaussée sont forcés d'intervenir auprès des gressiers de Molliens-au-bois, Pierregot et Mirvaux, pour leur enjoindre de *"faire rendre à pied d'oeuvre, d'ici (juillet 1784) à Noël prochain, toute la gresserie isolée des piliers de la cour de la halle (au blé, à Amiens) et des autres parties"*.

Mais l'affaire des Mons-en-Chaussée, (Somme) véritable grève avant la lettre, est plus grave. Les carriers de cette paroisse, *"menés par le nommé Jean-Charles Boitel, de Prusle"* (annexe de Mons) refusaient de travailler, si on ne leur donnait pas 66 livres du millier de pavés, au lieu de 45 et 50 qu'ils avaient auparavant, malgré l'offre à eux faite par l'ingénieur de les leur payer à raison de 60 l/ (1786). Sur l'ordre de l'intendant, Boitel fut d'abord jeté en prison ; mais, eu égard à sa nombreuse famille et aux sollicitations de plusieurs de ses compagnons qui reconnurent leurs torts et déclarèrent *"qu'il était fâcheux que Boitel payât pour tous"*, il fut relâché. Une *"expédition ordonnée sur la carrière"* y brisa les grès qui n'étaient pas d'échantillon, et le travail reprit aux anciennes conditions.



Mortaisoir

LES OUTILS DES GRESSIERS

Plusieurs outils étaient en usage parmi les gressiers.

La masse, communément appelée *"éche mâle"*, le gros, le supérieur, pouvant peser jusqu'à 7 ou 8 kilogr., avait une forme parallélépipédique. Nous avons parlé de son usage. Un de ses diminutifs est la massette, employée aujourd'hui pour équarrir les vieux grès usés. On voit, en 1402, *"le grant martel duquel on fent les grès à paver"* et en 1386 *"un martel nommé coppoir à fendre grès"*

Le mortaisoir, assez bien représenté par deux pyramides accolées par leur base, était employé au perçage des mortaises, comme son nom l'indique d'ailleurs. Le marteau à piquer le grès avait un double tranchant et se faisait de plusieurs grandeurs : une sorte s'appelle marteau à repasser parce qu'elle sert à affiner, à achever la taille du grès. C'est sans doute un outil de ce genre qui est désigné au XV^{è}s. sous le nom de *"becoir à grez"*.

Enfin les poinçons ou pointes servent à perfectionner un travail présentant des ornements : sculptures, lettres, chiffres, armes, etc. Avec eux, on enlève la matière, molécule par molécule, à force de temps et de patience. Ainsi, on raconte à Molliens-au-Bois, que le gressier Cozette, pour terminer le beau monument qu'il éleva à la mémoire de son frère, gressier aussi, alla jusqu'à se servir d'une aiguille. On sait que l'expression : grès piqué à la fine pointe, est communément employée.

Tous ces outils, le forgeron du village, quand il y avait lieu, les reforgeait, les *"requarquait de fer et d'acier"*, en refaisait *l'"archérure"*, selon le langage des XIV^{è} et XV^{è} s., les aciérait par la tempe. Un maréchal de Molliens-au-Bois avait acquis une telle renommée dans cette opération qu'on lui envoyait de Beauquesne, distant de 12 kilom., des marteaux à meule de moulin pour les remettre en bon état.

LE BON GRES PICARD

Nous aurons peu de chose à dire sur la technologie des gressiers ; ils fabriquaient ce qu'ils appelaient : petites bordures, grosses bordures, parpaings, carreaux, petits pavés piqués, marches, pièces de formes spéciales comme bornes, pieds de croix, etc.

Notre grès picard est d'une qualité excellente, quoique inégale cependant : ce qui subsiste de monuments anciens le prouve surabondamment.

le prouve surabondamment.
Nous ne savons quel coefficient lui aurait assigné M. Charles Lucas, qui *s'exprime ainsi : "les différentes natures de grès offrent à l'écrasement des résistances pouvant varier de 100 à 1 suivant qu'il s'agit du grès dur de Florence ou du grès tendre de France."* Mais voici un parallèle qui donnera une idée de l'excellence du grès picard.

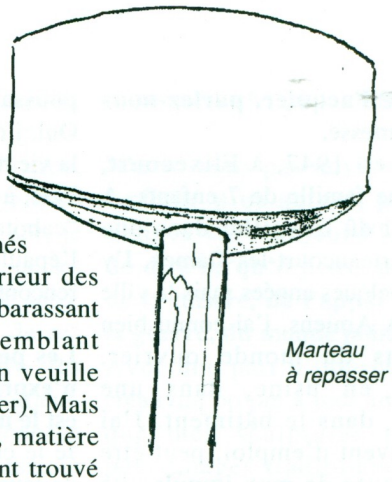
Un débit de boissons de Molliens-au-Bois possède un petit perron composé de deux marches : l'une en grès de la localité, l'autre en pierre bleue de Belgique ou granit d'Ecaussine. La marche bleue, qui mesure 0m18 de haut, en usage depuis dix-huit mois, présente une usure d'au moins 0m005. Elle aura donc complètement disparu en 54 ans. La marche en grès, qui sert depuis un demi-siècle, n'a subi, elle, qu'une usure inappréciable. En supposant le gradin bleu posé à la même date que son voisin et remplacé chaque fois qu'il eût été usé au tiers - chose indispensable pour éviter les faux pas,- on voit que la marche de grès picard, presque intacte encore, aurait vu se succéder trois marches de granit d'Ecaussine en un demi-siècle.

Un ancien gressier de Molliens-au-Bois, qui est allé travailler le grès à Cherbourg, nous disait que le grès de cette localité, ainsi que celui de Fontainebleau d'ailleurs, ne vaut pas, à beaucoup près, la roche de son pays.

Voici ses appréciations pour diverses localités picardes ; tenons compte pourtant de la vanité de clocher.
Grès de Molliens : excellent. Un bloc de ce grès donne tout ce qu'il peut donner, c'est-à-dire qu'en le travaillant, il ne se produit que les déchets prévus.

Grès de Rainneville : bon.
Grès de Toutencourt : passable.
Grès d'Hérissart : relativement médiocre, comme *"pourri"* ; quoique dur, des *"trous"* s'y ouvraient soudain sous les outils.
Quant à celui de Rubempré, d'après un vieil ouvrier de la localité, il est très dur et *"bien naturel"*.

Aujourd'hui, le grès, cette ancienne richesse locale, est, non seulement déprécié, mais ignoré.
Parcourez divers villages de nos cantons gressiers. Vous y apercevrez des amas de blocs de grès, de pavés ou de pièces diverses abandonnés le long des rues ou à l'intérieur des cours : infortunés débris embarassant leurs propriétaires et semblant attendre, tout éplorés, qu'on veuille bien les *"enseiller"* (employer). Mais elle est passée l'époque où, matière vraiment précieuse, ils eussent trouvé des acquéreurs à foison, l'époque où l'art de la gresserie était tellement répandu qu'en certains centres tout habitant avait ses propres outils, réduits aujourd'hui à l'oisiveté...



Marteau à repasser

Extraits choisis par
Marc HEREN *d'après Ernest HEREN "Histoire du grès et de la gresserie en Picardie". T. XXXVI de la Société des Antiquaires de Picardie, 1910*

PORTRAIT : JEAN-PIERRE FACQUIER SCULPTEUR A FLESSELLES

Jean-Pierre Facquier, parlez-nous de votre jeunesse.
Je suis né en 1947, à Flixecourt, second d'une famille de 7 enfants. A 14 ans, j'ai dû travailler dans une ferme, à Berteaucourt-les-Dames. J'y suis resté quelques années mais la ville m'attirait. A Amiens, j'ai connu bien des aspects du monde ouvrier, travaillant en usine, dans une teinturerie, dans le bâtiment. J'ai changé souvent d'emploi, peut-être parfois à cause de mon impulsivité mais aussi parce que j'ai de l'amour-propre, un besoin de confiance, d'estime. Je garde de cette époque des souvenirs mitigés, chaleureux ou amers.

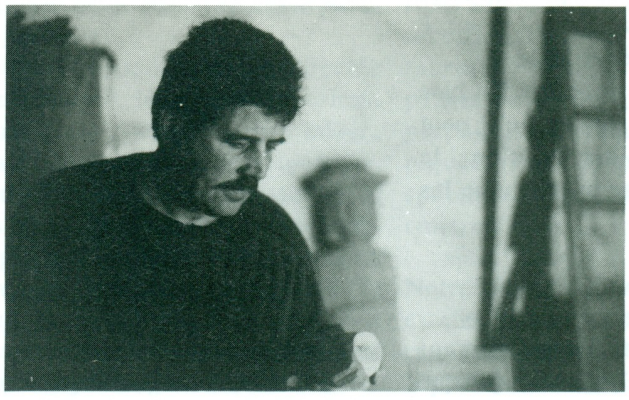
Comment avez-vous débuté dans l'art de la marionnette ?
J'aime le bois. J'ai toujours eu envie de créer des choses : objets, tableaux. Avec des allumettes, faire naître une gerbe de fleurs, un décor, une amphore, me donnait de profondes satisfactions. J'en garnissais ma maison de Saint-Leu, tout en la restaurant et j'étais encouragé par les copains. Je sculptais des visages dans des pièces de chêne, de sapin ; je représentais des paysannes avec leur châle, des pélerins avec leur bâton. Un jour, un collectionneur m'a demandé de réparer une marionnette. Ce fut le clin d'oeil du destin, la chance que chacun peut rencontrer dans sa vie. Créer des marionnettes était devenu pour moi une sorte de besoin et l'idée de pouvoir en vivre me semblait pleine de promesses.

N'est-ce pas avant tout votre désir de liberté, d'indépendance, qui vous poussait vers la création ?
Oui, j'étais enfin mon maître, même si la vie n'était pas facile. J'aimais partir, l'été, à mobylette, vers les plages, mes "cabotans" ballottés dans un sac, sur l'épaule. Je *"faisais"* les marchés, je rencontrais des gens....

Les personnages que vous sculptez n'expriment-ils pas cette liberté qui est le mot-clé de votre existence ?
Je le crois. Je libère mes personnages de leur gangue de bois. Mon art, avec ses exigences, ses incertitudes, ses joies, ses luttes, fait de moi l'homme libre que j'ai toujours rêvé d'être dès ma difficile jeunesse. Je vis en quelque sorte les rêves de mon enfance, même si la réalité me confronte à des paperasseries, des contraintes, des inquiétudes.

Avec quel personnage sous sentez-vous le plus d'affinités ?
Mes personnages sont ceux du théâtre *"Ché Cabotans"*. Ils expriment tous une certaine bonhomie. Aucun ne grimace, pas même le garde champêtre ou le gendarme qui sont pourtant les représentants de l'ordre établi avec

Lafleur vit dans notre canton ! "L'Empereur d'el gaité picarde" a élu domicile à Flesselles. Du Japon à l'Angleterre, en passant par l'Allemagne, ch'Lafleur est l'ambassadeur de la Picardie dans le monde. Jean-Pierre Facquier a reçu Micheline et Robert Bach avec la chaleur et la simplicité qui le caractérise pour évoquer passionnément son amour du bois et de la marionnette.



leurs uniformes Second Empire. Lafleur, Sandrine, papa Tchutchu, Tcho Blaise, Popaul, Ch'Prince, Ch'Traître, sont des figures typiques de Picardie. Parmi elles, bien sûr, je me sens très proche de Lafleur, de ses coups de gueule, de ses coups de sang, de ses coups de pied au cul, de ses interventions pour défendre les faibles... Je suis moi-même un Lafleur. René Domon disait : *"La marionnette a toujours raillé les fausses valeurs, la force brimant le droit honnête des petites gens"*. Je suis avec les petites gens. Pourtant, la devise de Lafleur est : *"Bien boère, bien matcher pi rien foère"*. Cette devise ne peut s'appliquer à moi car je travaille beaucoup et entre ma femme et mes enfants, ma vie est équilibrée. Simplement, des traits de caractère, des réactions, m'apparentent à Lafleur.

Vos personnages ne sont jamais identiques; En cela aussi vous êtes un véritable artiste.

Oui, bien sûr, je sculpte au gré de mon invention et l'on me dit que mon Lafleur n'est pas le vrai Lafleur, c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de vrai Lafleur. Autrefois, le théâtre de marionnettes était un outil de communication. A la veillée, dans les villages, on se servait de figurines pour mimer les événements. Chaque montreur avait son Lafleur qu'il créait et habillait en suivant parfois la mode du moment. Les bas rouges datent de 1870, notre héros a porté le veston de velours d'Amiens et même le blouson de cuir noir. Tous mes personnages sont des créations uniques. Chacun a sa petite touche qui le différencie.

N'avez-vous pas envie de créer un Lafleur plus actuel, plus engagé dans la vie d'aujourd'hui, capable de dire ce qu'il pense du chômage, de la misère, de l'appât du gain, de la guerre, du monde politique ?

Avec une part d'improvisation, de créativité propre à tout artiste, je crois que mes sculptures restent des personnages traditionnels, mais le théâtre de marionnettes peut délivrer d'autres messages, plus en rapport avec la vie moderne. Actuellement, les troupes théâtrales travaillent dans ce sens.

Pourquoi avez-vous quitté Saint-Leu pour Flesselles ?

Saint-Leu était alors bien délaissé. J'y ai *"retapé"* une vieille maison mais c'était dur de vivre là. J'avais peut-être la nostalgie du village, des prés, des sentiers... A Flesselles aussi, vous voyez, je *"retape"* depuis des années une petite ferme, lentement, de mes mains, avec le sentiment aussi que certaines choses changent de façon décevante autour de nous : trop de goudron, de ciment, de *"modernisme"*. On abat granges et bosquets...`

Parlez-nous de vos techniques.

Je sculpte dans l'orme, le noyer, le chêne, le tilleul. Je n'ai jamais appris à sculpter. C'est venu tout seul. Ma femme confectionne les costumes. Les cheveux, de vrais cheveux récoltés chez le coiffeur, sont collés. Mes techniques se vivent plus qu'elles ne se



décrivent. J'organise d'ailleurs des stages qui passent par le maniement des outils, ciseaux à bois, maillet, le montage du personnage, la peinture.... Confectionner une marionnette de petite taille demande au moins sept heures de travail.

Qui achète vos marionnettes ?
Des particuliers, mais aussi des organismes : le Conseil Général, le Crédit Agricole, la ville d'Amiens.... Certaines de mes oeuvres sont exposées dans des Musées, à Bruxelles, à Berny, en Tchécoslovaquie... A Osaka, où j'ai séjourné en 1983, je n'avais pas emporté assez de petites marionnettes ! Les Japonais portent un intérêt formidable à notre culture, notre art.

Comment vivez-vous de votre art ?
Jusqu'alors j'arrive à en vivre et à faire vivre modestement ma famille. Heureusement, nous avons des goûts simples et nous faisons beaucoup de chose nous-mêmes : maison, jardinage... Ce n'est pas toujours facile. Les gens aiment les marionnettes mais, souvent, on discute le prix sans se rendre compte du travail accompli. Cela est décevant et parfois humiliant. J'aime toujours ce que je fais mais j'aspire à des projets plus larges. Je suis tenté par d'autres formes d'expression liées à la sculpture... On verra....

Propos recueillis par
Micheline et Robert BACH.

La légende de Saint-Gratien

Le bâton de coudrier d'un berger martyr, fiché en terre, se revêt de feuillage et s'orne de fruits. C'est la légende de ce héros éponyme du début du IVème siècle que nous raconte Anne-Marie Boury, habitante de Saint-Gratien.

Notre village tire son nom du Saint qui y vécut et qui fut, selon la tradition, martyrisé en cet endroit en 303 après Jésus-Christ. Gratien naquit à Rome d'une riche famille et devint sénateur. Converti au catholicisme, il quitta sa famille et ses biens pour aller prêcher la religion catholique en Gaule. C'est à l'époque où Saint-Quentin et ses compagnons parcourent la région de Samarobrive pour y ranimer et rétablir la religion du Christ, qu'il se fixe dans ce village. Pour se faire accepter des habitants, gagner leur confiance, il se fait berger, ce qui lui permettait d'exercer son apostolat sans être à charge à ceux qu'il venait évangéliser.

Selon une pieuse tradition, il arrivait parfois que le saint abandonne momentanément son troupeau pour l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il plantait en terre sa houlette et lui confiait la garde de son troupeau. Jamais aucune brebis ne commit de dégât dans les champs d'alentour.

Mais arrive l'époque des persécutions contre les catholiques. Un chef romain nommé Rictiovare le fait prendre. Comme Gratien refuse de renier sa religion, le tyran le fait martyriser avec un raffinement de cruauté inouï, puis lui fait trancher la tête. C'est alors que commence le miracle du noisetier. Gratien au moment où il allait être frappé par le bourreau, ficha en terre le bâton sec de coudrier qu'il tenait à la main. Aussitôt ô prodige, ce bois sec retrouve sa verdeur, la sève circule à nouveau, il s'enracine profondément, s'allonge en verdoyants rameaux, se revêt de feuillage et s'orne de fruits. - Une autre tradition veut que ce soient les habitants du pays qui, l'ayant enterré au lieu même de son martyre, auraient planté au pied de son tombeau sa houlette de berger.

Depuis lors, ce miracle s'est renouvelé chaque année au jour anniversaire de la mort du saint, le 23 octobre. Pour mieux s'en convaincre, la veille, les pélerins venus de partout dépouillent le noisetier des anciennes feuilles et, le lendemain, on constate le prodige : l'arbre est couvert de nouveaux feuillages et de noisettes. Chacun cueille des fruits et les emporte pour guérir les malades.

Depuis longtemps le noisetier n'existe plus, mais ses rejetons donnent toujours les fameuses *"noisettes de Saint-Gratien"* plus grosses, plus longues, *"rouges par le dedans et comme empourprées du sang de Saint-Gratien."*

A l'époque des invasions normandes, en 1015, on transféra la châsse du saint à l'abbaye Notre-Dame de Coulombs, au diocèse de Chartres, vraisemblablement pour la mettre à l'abri des profanations. Mais les habitants de Saint-Gratien supportaient avec peine la privation de leur précieuse relique. En octobre 1769 l'évêque d'Amiens, à la demande du curé de Saint-Gratien, écrivit à l'évêque de Chartres pour obtenir qu'une partie des reliques du Saint leur soit rendue. Le supérieur de l'abbaye accéda à cette requête. La veille de Noël, le crâne du Saint, déposé dans un buste de bois doré fut rapporté à Amiens,. Le 25 septembre

1770, l'évêque d'Amiens le porta en grande pompe à l'église de Saint-Gratien, où il est toujours gardé dans le même reliquaire. Quant à la châsse de Coulombs, qui était d'argent massif, elle fut envoyée à Paris à la Révolution, pour être changée en pièces de monnaie. Un employé en tira les reliques et les porta à l'archevêché. Elles y demeurèrent jusqu'au 29 juillet 1830. Lors du sac de l'archevêché, elles disparurent, probablement jetées à la Seine.

Les vitraux de l'église reproduisent les quatre scènes suivantes :
- Saint-Gratien devenu berger raconte l'Evangile
- Le martyre de Saint-Gratien
- Le miracle du noisetier
- La translation des reliques

Un calvaire s'élève au milieu du vieux cimetière et marque l'endroit du supplice et du tombeau du glorieux martyr. Sur le socle, une inscription est gravée dans le marbre :

"ICI LE 23 OCTOBRE 303
SAINT-GRATIEN MOURUT
MARTYR POUR LE CHRIST"

Anne-Marie BOURY



Calvaire indiquant le lieu du martyre de Saint-Gratien

REQUIESCUNT IN PACE

Lieu de tristesse, les cimetières de nos villages, sous la plume de Jeannine VERDIER, de Frémont, deviennent des havres de quiétude nimbés de nostalgie et de romantisme.

BALADE DANS LES CIMETIERES

"Rien ne sont plus vos noms, pas même une humble prière"

Victor HUGO

"C'était un royaume ténébreux, inquiétant, assez semblable aux bords du Tartare ou aux "rivages calédoniens", où il n'aurait fallu qu'un peu de malchance pour marcher sur les pieds fuligineux des maudits - pendus et noyés- dont les tombes, tout au fond, couvertes de ronces et d'orties, témoignaient de leur méchanceté".

J. PEDEBEUF

Les cimetières ont, pour qui les aime, un charme particulier qui change au rythme des saisons. Ils se font jardins parmi les jardins quand vient l'été. A la fête des Morts ils connaissent une "animation" exceptionnelle, le temps de se couvrir de chrysanthèmes que la première bourrasque bousculera et que la première gelée grillera.

Ecoutons la voix de Joseph Monchambert, le poète picard (1901-1978)

Deins Ch'brouillard ed'noveimbe.
Deins ch'brouillard ed'Noveimbe,
chés cloqu's i tintent,
Ein keup, deux keups, pis coère ein troésième keup,
Ch'est des "appels" pour tous cheux qui compreinté
Qu'leu viux défunts, i sont coère aveuc eux.

Ech'brouillard froéd, ed'sus nos tchot'cheimtière,
O éteindu sein grand dreup mortuaire :
I bouge comm'si ch'étoét des vivants
Qui soulèv't ech'lincheu ein respirant.

Ech'brouillard, il s'glinche autour ed'chés tombes
Einv'lop chés croéx, ch'est ch'froid d'la mort qui tombe,
D'leu vivant, i z'avoète leu maison
Ein gardin, ein'terre, ed'vive ein raison.

Et z'é v'lo tous serrés, bien alignés,
Sous leu dalle grise et froède allongés,
Ch'est eux qu'on foèt nos poéys, no village,
Aveuc leu sueur, leu travail, leu courage.

I dorment deins chés champs, deins leu cheimtière,
Deins un caveau ou à meume d'el terre.
Deins ch'brouillard ed'noveimbe, ein'vieille croéx
Seul reste d'ech l'église ous qu'i z'alloét
Nous rappelle leu vie, tou ch'qu'i z'ont foét.

Lugubres, deins ch'brouillard, chés cloq's i tintent
D'sus ch'és toéts endormis, vole leu plainte.
Boènes geins qui passeu,
A nos morts faut peinseu.

En toute saison, le soir qui tombe, les ciels brouillés d'un crépuscule sont propices aux légendes comme celle du pas du masque ou de la pierre du Diable. Là où une pierre tombale est cassée en deux, par le milieu, en cherchant bien on peut apercevoir la trace de deux pieds et de deux sabots fourchus. Les pieds sont ceux d'un garçon qui par bravade, pour amuser quelques gredins comme lui, dansa sur une tombe, en pleine nuit et rencontra le Diable, qui l'entraîna dans les profondeurs de son Royaume.

EMPLACEMENT

Avant le 19ème siècle le cimetière se trouve près de l'église. L'église

paroissiale est le coeur de la vie du village et la communauté est très attachée à son Saint Patron. La vie et la mort se trouvent ainsi étroitement associées, ponctuées des diverses sonneries de cloches.

C'est au 19ème siècle que la plupart des cimetières sont déplacés. Après ouverture du nouveau cimetière, il est interdit d'enterrer dans l'ancien.

Voici l'histoire exemplaire du cimetière de Vaux-en-amiénois. Le cimetière jouxte l'église. Il est ombragé, planté de croix et d'un calvaire, en surplomb de l'édifice religieux. Il est petit (550 mètres carrés) mais représente, dit-on, un danger pour la santé publique, ne serait-ce qu'à cause des infiltrations d'eau dans l'église.

C'est pourquoi dès le milieu du siècle (1847-1851) on envisage son déplacement et son agrandissement. Le nouveau cimetière sera installé sur un terrain donné par M. Fouquet l'ancêtre de M. Boidin, ancien maire, chemin de Frémont. Dix mètres carrés sont alloués à chacune des 102 familles.

Il sera agrandi grâce à des dons, comme celui de Mademoiselle Anne-Marie Domon, rentière à Frémont. En 1868 elle fait donation de 10 ares 55 centiares, sis au bout du cimetière. Le terrain est estimé 1 120 F ; la fortune de Mademoiselle Domon à 100 000 F. Elle se réserve 6 mètres carrés pour elle et ses parents, à perpétuité.

A l'ancien cimetière on procède aux exhumations. L'endroit est défoncé, consolidé de craie et de cailloux, transformé en place publique, lieu de jeu des enfants et repaire des animaux domestiques. Les arbres sont vendus aux enchères. On est en 1851..

Aujourd'hui quelques uns ont gardé leur place primitive, autour de l'église ou à côté, comme à Béhencourt. A Fréchencourt c'est une grille verte comme celle d'un jardin qui y mène par un chemin en plein village. La plupart sont à l'extrémité du village. Ce rejet correspond tout-à-fait au changement des mentalités qui s'opère au siècle dernier : il se manifeste en particulier par un refus de la mort ; on ne meurt plus à la maison, mais à l'hôpital, le mort est exclu de la communauté des vivants ; on lui offre une "sépulture", plus tard une tombe ou un caveau, en un lieu écarté, aux dimensions extensibles.



Cimetière de Villers-Bocage

A Montigny, par exemple, le cimetière est entièrement à l'écart, au creux d'une pente, bordé d'arbres et gardé par les quelques vaches voisines.

A Contay, la situation est particulière à

cause de la présence d'une communauté protestante. Evidemment les morts catholiques n'auraient pu connaître un vrai repos éternel à côté des huguenots. La municipalité attribua donc un terrain -inaccessible- aux protestants qui n'y enterrèrent personne. En 1823 le cimetière actuel fut donné. Aujourd'hui donc la route de Franvillers sépare deux cimetières. Le cimetière catholique disperse ses tombes au long d'un terrain pentu gardé par une curieuse croix, où deux Christs dos à dos jouent au moderne Janus ; sur un austère monument de cimetière protestant est gravé le début d'un psaume.

A visiter ces cimetières on comprend la nostalgie qui étreint certains, comme M. Pedebeuf s'en fait l'interprète dans la revue Eklitra de 1970. il est vrai que le modernisme menace les cimetières : les grilles rouillées sont arrachées, les vieilles croix de fer façonnées à la forge par les artisans du village ont été jetées, le désherbant guette la mauvaise herbe ; les allées se font rectilignes et le gravier rouge remplace l'ornière.

LA VIE DES CIMETIERES

Il est vrai pourtant que les cimetières participent paradoxalement à l'Histoire. On y voit côte à côte le "*peuple chétif*" et les seigneurs locaux. Leur tombeau *"témoignera encore de leurs ambitions ou de leur humilité, de leur foi ou de leur scepticisme"*.
Les alignements modernes de tombes en granit rouge ou en pierre régionale sont beaucoup plus démocratiques que ce que révèlent les cimetières anciens : d'un côté les chapelles monumentales, les tombes parées de croix excentriques et de colonnades surchargées, de l'autre les croix de bois et les cercueils à même la terre sans encadrement.
Ces cimetières ne permettent pas de remonter très loin dans l'histoire du village : 1824 à Béhencourt, 1845 à Villers-Bocage, 1851 à Montigny sont les dates les plus anciennes qu'il est possible de déchiffrer. Les seigneurs ayant par privilège le droit de sépulture dans le choeur, étaient enterrés dans les chapelles des châteaux.
Quelques monuments ou quelques croix rappellent quelques noms illustres : famille de Monclin à Beaucourt, de Bray de Flesselles, de la Hage à Béhencourt, les Clermont-Tonnerre à Bertangles. A Vadencourt, Dame Constance Françoise de Malet de Coupigny repose à côté de Messire Louis Aimé, baron de la Gange, propiétaire du château. A Bavelincourt une très grande chapelle, décorée de vitraux, appartient à la famille Gourdin Bouquet. Le curé Lognon qui fut curé de Fréchencourt pendant 49 ans y repose dans une chapelle. Dans ce même cimetière une colonne honore les morts de la guerre de 1870.
Le cimetière de Cardonnette occupe un site particulier. Il s'étage au long d'une pente qui mène à une tombe portant cette inscription : *"Ici repose messire et discrète personne Xavier Delucheux, curé de 1859 à 1897"*

Un ecce homo, vénéré au centre du pays jusqu'en 1793, restauré et placé sur cette tombe par souscription populaire en 1898 trouve maintenant refuge dans l'église. Il reste un socle et dessinée sur le mur blanchi comme un pochoir, la silhouette d'une Vierge portant l'Enfant-Jésus dans ses bras.
Beaucoup de cimetières précèdent un petit cimetière militaire. Ainsi à Vaux 19 noms inscrits sur les pierres blanches rappellent qu'Anglais et Australiens vinrent mourir ici à la guerre 14-18.

Quant aux noms qu'on peut lire sur les tombes, ils témoignent souvent de l'implantation très ancienne des familles. A Vaux, le nom Brandicourt se retrouve aussi bien dans le procès

qui oppose le seigneur Saint Delys au Chapitre de la cathédrale, au 17ème, que dans la liste des députés du Tiers-Etat,... que gravé sur la pierre d'une tombe.
Mais l'oubli définitif guette des Dosithe, Chrysogone et autres Artus. Le temps érode la pierre, efface les noms : le lierre s'installe et les bergenias prolifèrent sur les tombes abandonnées. Les croix sont déterrées lors des ventes de concession.

L'ancien cimetière de Villers-Bocage est le plus impressionnant de tous. Complètement à l'écart de la commune, voisin du cimetière militaire, c'est un royaume triste de chapelles à ciel ouvert, de christs cassés, de statues mutilées. Comme partout les inscriptions les plus anciennes sont effacées : on peut y lire le nom de Dame Picart, épouse du filateur Jubault, morte en 1845.

Le tombeau de la famille Garçon-Picart domine le cimetière de Coisy.
A Coisy, les pierres tombales les plus anciennes ont été éclatées par des arbres surgis de la Terre. Une pierre encore lisible réunit le nom de quatre enfants Gambier morts en bas âge dans les années 1870. A Beaucourt la rue de l'Ancien Cimetière ne mène à aucune trace de l'emplacement antérieur.
Au début du siècle les personnes peuvent faire elles-mêmes le service de l'enterrement. En 1922, il en coûte 20 francs pour une fosse ordinaire de 2 m de profondeur, 10 francs pour une mise en caveau simple.

Maintenant, sans doute au nom de cette *"peur des mots"* qui s'installe partout, la Mort se fait discrète, plus de tentures aux portes des maisons, les fourgons mortuaires sont gris et pimpants. Sur Minitel le code 36.15 DCD vous dit tout sur les premiers supermarchés de deuil ouverts par Michel Leclerc. On ne trouve plus guère de corbillards tirés par les chevaux ; les *"clocheteurs des trépassés"* avec des clochettes gravées de fleurs de lys ont disparu.
Laissons Brassens conclure avec l'ironie bonhomme qui est la sienne :

"Maintenant, les corbillards à tombeau grand ouvert
Emportent les trépassés jusqu'au diable vauvert,
Les malheureux n'ont mêm' plus le plaisir enfantin
D'voir leurs héritiers marron marcher dans le crottin.
L'autre semain' des salauds, à cent quarante à l'heur',
Vers un cimetière minable emportaient un des leurs...
Quand, sur un arbre en bois dur, ils se sont aplatis
On s'aperçut qu'le mort avait fait des petits."

Jeannine VERDIER



Cimetière de Villers-Bocage

NOU SOMME, MUSIQUES, CHANTS ET DANSES

Fondatrice du groupe de danses folkloriques "Les Glaneux" et secrétaire du collège "Les Coudriers" de Villers-Bocage depuis 1973, Danièle BECQUET a collecté pendant deux ans des traditions orales relatives à la danse et à la musique populaires dans notre canton.

AU FIL DU TEMPS, J'AI GLANÉ.....

D'*après ses études pour faire un glossaire du patois picard, Jouancoux raconte les veillées picardes :*

"Il y avait de longues soirées d'hiver. Le travail terminé, les membres de la famille, les voisins et les voisines se réunissaient ; chacun à son tour fournissait l'huile et la mèche. Tandis que les doigts habiles faisaient tourner le fuseau, les conversations allaient leur train. On dissertait sur les qualités de la filasse, on s'entretenait des faits divers ; on parlait de la puissance des sorciers (cf. "La Sorcellerie en Picardie" où on y parle surtout du canton de Villers-Bocage) ; on proposait des devinettes ; on mangeait son saoul des ratons fait de bure, farine et fourmaige en ung bon feu. On jouait à souffler au charbon (petit bonhomme vit encore). quelquefois, on dansait à la cornemuse du bregier."

André III de Saint-Blimont-Bonhomme dans son journal sur la jeunesse du gentilhomme picard rapporte que le seigneur rural se mêlait aux divertissements ; on dansait *"au violon"* ou *"à la pochette"* (violon de poche) quelquefois *"à la chanson"*.
"Dimanches et fêtes, les jeunes gens et les gens du commun, dansaient dans les rues, le plus souvent à l'occasion d'une fête de paroisse. Un tambourin suffisait et, quand on n'en avait pas, on dansait aux chansons".

Un habitant du canton me racontait lors d'un entretien sur ce sujet que son grand-père avait vu un violonneux tenant son violon à la façon arabe et qui faisait tous les bals, les fêtes et les mariages. Pendant le carême, il faisait danser dehors.

Des travaux de recherche réalisés en zone linguistique picarde ont permis de retrouver une cornemuse picarde exposée au Musée de Bruxelles ainsi qu'un boitier picard de cornemuse du 19ème siècle au Musée des Arts et Traditions Populaires de Paris. A noter également qu'un joueur de cornemuse et un joueur de vielle sont sculptés sur les stalles de la cathédrale d'Amiens. Cette cornemuse en Picardie s'appelait Mouchafou.

En 1521, à Amiens, lors des trois jours de Carnaval accordés par l'Eglise, durant le défilé masqué, on pouvait entendre des chants accompagnés de gros tambours, de cornemuses, de fifres et de cornets ; les ménestriers font danser les jeunes au son de leurs instruments.
Les ménestriers accompagnent les danses publiques avec un rebec (viole à trois cordes) et un simple tambourin : à la fête de Vaux-en-Amiénois, dont ils étaient les seigneurs, MM. du chapitre de la Cathédrale d'Amiens, envoyèrent, en 1535, comme de coutume, un joueur de rebec et un joueur de tambourin avec un sergent pour ouvrir le bal et danses à leur place.
Paule Roye, qui s'est consacrée à la recherche en coutumes et traditions en Picardie a noté que Zacharie de Scellers, amiénois, possédait une *"vielle"* en 1573.

Une préférence est marquée pour les instruments à clavier telle l'épinette dont les cordes placées dans une caisse plate qui se posait sur une table sont pincées par des becs en plume de corbeau : *"Une épinette enrichie des armoiryes de Moiencourt et celles dudit Seigneur, avec autres peintures, avec le petit bureau sur quoy on le appose" ;*

En 1978, une épinette, appelée bûche picarde (?) a été retrouvée chez un antiquaire près de Peronne.
Ces écrits parlent des instruments de musique, cornemuse, pipette, fifre, épinette, vielle, violon, ainsi que de la chanson sur lesquels on dansait ; de nos jours, nous possédons très peu de renseignements sur ces musiques, les textes recopiés dans les archives ont été sauvés. Pour la majorité, les chansons dites populaires sont écrites en picard.

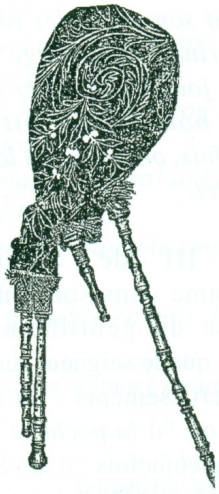
Aucune trace écrite sur les danses, et la mémoire des Picards n'a pas permis de faire avancer nos travaux. Seul le mot branle est cité ; cette danse est apparue au 16ème siècle.

Avec la *"Danse aux chapeau"*, la danse des olivettes, le branle est de loin la danse la plus populaire. Une recherche sur les danses est à l'étude.

Danièle BECQUET



Boîtier picard de cornemuse du XIXème siècle.
(Musée des Arts et Traditions Populaires à Paris).



Cornemuse picarde
(Musée de Bruxelles).

COROT A FLESSELLES

Camille COROT (1796 - 1875), célèbre paysagiste, avait des attaches familiales qui l'amenèrent à passer quelques jours à Flesselles en octobre 1863. De ce village picard, il nous a laissé plusieurs tableaux et dessins. Bernard BINOIST, Flessellois d'adoption, auteur de "Histoire de Flesselles" paru en 1990), nous retrace le séjour de ce précurseur de l'Impressionisme.

La plupart de nos villages de Picardie ont traversé l'Histoire de manière bien anonyme, subissant davantage les événements qu'ils ne les créaient. Communautés tranquilles et laborieuses, souvent meurtries au cours des siècles, ils ont eu des parcours bien semblables, et seules quelques anecdotes, quelques petits particularismes locaux distinguent tel village de ses voisins. L'*"Historien local"*, ainsi appelé communément comme si l'Histoire pouvait n'être que "locale", se fait donc souvent ethnologue, étudiant les patois, les pratiques communautaires, et donne peut-être une unité à cette Picardie qui en manque tant. Quelquefois pourtant, le hasard s'en mêle, et une bataille historique, la naissance d'un homme célèbre ou tout autre événement de portée nationale sort le village de cet anonymat. C'est ainsi qu'à Flesselles, la venue du peintre Jean-Baptise COROT, aujourd'hui exposé dans tous les plus grands musées du monde, en marque une page particulière.

UN PEINTRE PAYSAGISTE

Le XIXème siècle fut d'abord le siècle du Romantisme, tant en littérature qu'en peinture. Des peintres comme Géricault, puis Delacroix, nous en ont laissé de superbes chefs-d'oeuvre où s'expriment la passion ou la violence dans une débauche de couleurs, dans lesquels la nature n'est qu'un décor.
C'est au-delà du Romantisme que se situent les grands paysagistes français du milieu du siècle : Théodore Rousseau, puis Jean-Baptiste COROT (1796 - 1875). Ce dernier, en marge de toutes les écoles, fera exister le paysage pour lui-même, qui cesse dès lors de n'être plus qu'un décor, qu'un simple écrin mettant les personnages en valeur. Il s'attache à peindre la Nature, et les figures humaines n'y sont plus que de simples accessoires.
Ce peintre acharné nous a laissé plusieurs centaines de toiles, oeuvre monumental dont son ami Etienne Moreau-Nélaton entreprendra l'inventaire complet. Grand voyageur, il fit toutefois de l'Ile-de-France sa région de prédilection, et son amitié pour le peintre Dutilleux, d'Arras, lui fera faire de fréquents séjours en Picardie.

UN SEJOUR A FLESSELLES

Notre département recevra plusieurs fois la visite de ce *"pélerin de nos campagnes"*, attiré par la beauté de son littoral, ou par le fond marécageux de la vallée de la Somme. C'est une attache familiale qui lui fera poser quelques jours son chevalet à Flesselles. En effet, son neveu par alliance, Emile Corot, y avait été nommé percepteur, et résidait donc avec son épouse et son fils Fernand dans une maison de la rue d'Amiens. Aussi Jean-Baptiste Corot vint-il lui rendre visite en 1863, et il y séjournera quelque temps. C'est donc par le plus grand des hasards, la mutation éphémère d'un neveu fonctionnaire, que l'on doit la visite à Flesselles du plus grand paysagiste français, l'un des rares peintres à avoir été reconnu et admiré sans restriction de son vivant (il sera même fait officier de la légion d'honneur en 1867).
On imagine aisément que cet adorateur

de la nature résista peu longtemps aux charmes du village, qui gardait encore intact à cette époque son caractère traditionnel, et le hameau d'Olincourt, la place de l'église et celle du château donnèrent naissance à plusieurs toiles.

LE FLESSELLES DU XIXème SIECLE

D'après l'inventaire d'Etienne Moreau-Nélaton, c'est très exactement CINQ toiles que Corot consacrera à Flesselles (une pour le hameau d'Olincourt, et quatre pour le village). Aussi, bien avant l'apparition de la photographie, peut-on retrouver la vision de ce qu'était un village picard il y a un peu plus d'un siècle, avant que le développement du chemin de fer ne bouleverse nos campagnes. A Flesselles, la vie paysanne s'organisait autour de deux grandes places, bordées de maisons en torchis. De vastes mares bordées d'arbres trônaient au beau milieu, centres de vie car l'eau était rare sur le plateau picard. Les paysannes venaient y abreuver les troupeaux, et c'était la dernière ressource lors des grandes sécheresses d'été. Flesselles n'est alors qu'un village comme tant d'autres, aux fermes couvertes de chaume, groupées autour de l'ancienne église.
C'est souvent l'unique univers de ses habitants, simplement reliés à la ville par un chemin de terre souvent impraticable. C'est donc la fin d'une époque que Corot nous a laissé en souvenir, car bientôt le village entrera dans une ère de transformation, accélérée par l'arrivée du chemin de fer. Ses toiles sont donc des *"tableaux-témoignages"* de la Picardie du XIXème siècle.
Dans ce tableau, les éléments naturels et humains sont étroitement enchevêtrés, alliance tant recherchée par Corot, et cette paysanne surveillant sa vache contribue à évoquer l'aspect paisible de ces villages d'antan. Oeuvre d'une parfaite simplicité apparente, mais en fait d'un savant équilibre, aux tons fondus dans une lumière transparente, elle annonce déjà les débuts de l'Impressionnisme. Ainsi la commune de Flesselles eut-elle la chance d'avoir été immortalisée au milieu du siècle dernier, par ce génie du paysage qui a inspiré tant d'autres peintres après lui.



"Une rue avec une paysanne et sa vache". Flesselles (1863). Aujourd'hui Place de l'Eglise.

QUE SONT-ELLES DEVENUES ?

Les musées de France ne possèdent malheureusement aucune de ces toiles sur Flesselles, qui sont toutes propriétés de collectionneurs privés, pour la plupart étrangers. Le 21 juin 1989, le tableau "Une rue avec personnages, à Flesselles" réapparut dans une vente aux enchères, à la salle Drouot, à Paris. Cette toile de quarante centimètres de haut, sur trente sept de large, fut à nouveau acquise par un collectionneur privé et anonyme pour la somme de "un million quatre cent mille francs" !!

Bernard BINOIST

LE POLISSOIR DE BÉHENCOURT

Etudiant en Droit habitant Fréchencourt, Eric BEHAGUE occupe ses loisirs en participant à des fouilles archéologiques. Il retrace l'histoire du polissoir de Béhencourt, ou pierre à polir les silex, aujourd'hui exposé au Musée de Picardie à Amiens.

La période du Néolithique a longtemps été connue sous le nom de "l'âge de la pierre polie". C'est une période exceptionnelle qui a vu naître de nouvelles techniques de fabrication et le façonnage de nouveaux outils.
Le polissage a été le fait le plus marquant, bien qu'il représente plus un mode "artisanal de luxe" plutôt qu'un progrès technique.
Le polissoir dit "de Béhencourt" a été découvert fortuitement, fin dix-neuvième siècle, lors d'un labour profond. Il constitue actuellement l'un des plus beaux modèles de ce genre découvert dans notre région, voire même du nord de la France, que l'on peut admirer de nos jours au Musée de Picardie.

Elle est là, face à moi, dans cette luxueuse pièce du Musée et je ne peux m'empêcher de la contempler. Je fais quelques pas et me trouve près d'un immense grès de 2 m de long, sous la forme d'un gros morceau de pain, et d'une largeur de presque 50 cm. Dessus, on peut y compter six cuvettes ovales à polir et quatre rainures. C'est là que je plonge dans un rêve profond : j'imagine alors des hommes travaillant sur cette pierre et façonnant lentement les outils à polir. J'ose y poser mes doigts et découvre alors une pierre qui, si rugueuse d'apparence, me semble douce et lisse. Une multitude d'images défilent devant mes yeux et suscitent à la fois une forte envie d'en savoir plus, tout comme un sentiment d'impuissance qui, devant ces millénaires nous séparant de cette pierre, ne peuvent apporter toutes les réponses à nos questions.
Mes recherches m'ont permis de répondre à certaines d'entre elles, mais nombreuses restent en suspens...
Avant de remonter quelques millénaires en arrière, il me semble anecdotique d'exposer le passé récent de cette pierre. Comme tout objet, son histoire ne s'arrête pas à sa période d'utilisation. *"Pierre à polir"*, elle est devenue dans notre société *"objet contemplatif"*.

DE L'OBJET CONTEMPLATIF A L'OBJET À POLIR

Depuis sa découverte, ses pérégrinations pourraient se résumer en notre patois picard par cette phrase : *"Ch'est vo dire éq ch'étouot in-ne rude vadrouillère, chot pierre lo ! Et pi ch'est point toute. Achteure, ch'est à ch'musée d'Amien, qu'o peut coére el vire !"*
Cette pierre a été trouvée en 1878 sur le bord est du chemin de Béhencourt à La Houssoye, à un kilomètre de ce dernier. Située sur le haut d'une côte qui domine la vallée de l'Hallue, elle était à un mètre au dessus du sol, gisant sur un talus crayeux et non sur son lieu d'extraction. Ainsi, commence son long et périlleux voyage. Le châtelain de Montigny, Monsieur Gourdin, la fait porter dans son parc ; lorsque le château fut vendu, le polissoir a été racheté par le Comte d'Albert, qui, de nouveau, le transporta jusqu'à sa villa des Rochers en 1893. Enfin, elle parviendra au Musée de Picardie sans susciter encore de nombreuses péripéties : *"Les moyens habituels pour l'enlever furent impuissants. Il fallut, à cause de son poids, sept chevaux pour l'extraire. Puis les gendarmes intervinrent, soupçonnant un détournement accompli dans les ruines d'Albert... Enfin, tout finit par s'arranger"* (Récit de Monsieur Thorel).
Son histoire ne s'arrêtera sûrement pas là, mais son passé en tant qu'*"atelier à polir"* est déjà hors de la mémoire humaine. Son récit s'avère donc plus périlleux et aléatoire et ne peut se baser que sur des hypothèses archéologiques. Il est nécessaire de bien garder à l'esprit cette difficulté

historique en essayant de se plonger dans ce *"mystérieux passé d'une pierre oubliée"*.

Entre 10 000 et 5 000 ans, l'homme passe du nomadisme au sédentarisme. Apparaît alors sur notre sol, après de lentes et difficiles mutations, les premiers peuplements néolithiques de nos campagnes : l'origine même du monde rural d'aujourd'hui et sur lequel seront fondées les structures politico-sociales de notre temps. Ce sont les premiers paysans, vrais producteurs de nourriture, créateurs de la pâture et du champ qui, dès l'origine, luttèrent contre une forêt dominante et envahissante. Les prémices d'une économie rurale se développent. L'homme néolithique connaît les secrets du filage et du tissage, il cultive les céréales, élève son bétail et domestique les animaux. Les peuplades échangent les produits de leur fabrication. Le "progrès" pénètre par toutes les voies terrestres et fluviales. De ce nouveau mode de vie naît une nécessaire adaptation des techniques de fabrication, favorisant l'invention de nouveaux outils. Quant à la technique de la taille, elle évolue aussi, accompagnée de plus en plus par la technique du polissage qui fait son apparition.

Celle-ci n'est pas due à un simple hasard. La nouvelle organisation en société des hommes est sans doute à l'origine de ce fait. Bien que ne représentant pas un progrès technique, ce nouvel art reflète avec évidence de nouveaux désirs liés à de nouvelles façons de penser et de vivre en société. Si le polissage n'est pas utilitaire, au sens propre du terme, peut-être a t-il plutôt des significations économiques, sociales, voire politiques...

Le goût du luxe et de la perfection deviennent des éléments intégrés dans ce nouveau mode de vie.

DE LA TECHNIQUE DE POLISSAGE A SA SIGNIFICATION ÉCONOMICO-SOCIALE

La technique du polissage, appliquée particulièrement à l'os et à l'ivoire dès le paléolithique supérieur se généralise avec la fabrication de certains instruments dans de nombreuses industries néolithiques.
Cette technique a pour but de donner aux roches les plus dures la forme rationnelle adaptée à l'usage : c'est le progrès de la forme technologique.
Durant cette période, le métal n'existait pas encore ; certains outils, surtout ceux destinés à travailler le bois : haches, ciseaux, étaient soigneusement polis, en particulier sur leur tranchant.
Pour cette opération, l'homme employait des blocs de grès, tel celui de Béhencourt.

On utilisait de préférence des roches de grès en place et aussi des granits. Ces roches se font remarquer par les cuvettes ovales et les larges rainures anguleuses qui couvrent leur surface horizontale. Dans ces rainures, s'emboîtent exactement les haches polies dont elles ont servi à polir le tranchant. Dans presque toutes les communes du canton, de nombreux outils polis ont été découverts. Même si tous ont pu être commencés et travaillés à plusieurs kilomètres de leur lieu d'extraction, ce fait révèle sans aucun doute l'existence de nombreuses autres *"pierres à polir"*.
La technique du polissage en elle-même était très simple et peut se résumer ainsi : l'action abrasive du polissoir était accentuée, tout au moins pour le dégrossissage, par l'adjonction de sable très dur qui s'incrustait à force dans le support en grès, travaillant à la façon d'une lime. La finition était éxécutée sur un polissoir

fixe ou mobile, sans adjonction de sable.
On peut dès lors, s'interroger sur l'apparition d'une telle technique.
Elle marque un virage *"culturel"*, qui représente avant tout le symbole de l'économie forestière.
Sur le plan économique, si l'outil poli permet une meilleure précision et un léger plus pour le rendement, nécessaire à une production de masse, le progrès n'en reste pas moins limité.
Le Docteur Jacob Fris abat un pin de 50 cm de circonférence en 7 minutes avec une hache taillée, alors qu'il ne lui faut que 5 minutes avec une hache polie. Soit seulement un gain de 2 minutes ! Or, la fabrication d'une hache taillée ne demande que quelques minutes, alors que celle d'une hache polie 3 à 5 heures.

On saisit mieux la trop grande importance accordée au polissage, comparée au progrès que représente par exemple le débitage lamellaire du bloc de silex.
Le polissage ne répond pas à une nécessité technique - ce n'est pas un progrès - pourtant il se répandra rapidement au cours des IIIème et IIème millénaires.
Le polissage serait-il une preuve supplémentaire des nouvelles hiérarchies sociales du développement de la parure, du luxe sous toutes ses formes ?
On a par exemple constaté que des haches polies se rencontrent fréquemment dans les sépultures dolméniques. Mais cette finition, ce luxe pourraient également être recherchés par les vivants. L'adage suivant serait alors appliqué : *"Montre-moi ta hache et la qualité de son polissage, je saurai à quelle classe sociale tu appartiens!"*.

On comprend que le polissage du tranchant des haches ait été réalisé pour obtenir un meilleur rendement dans le travail de débitage par percussion lancée. Mais lorsque la hache est entièrement polie, c'est avant tout dans un but ornemental.
La *"Révolution"* du néolithique ne serait-elle pas plus sociale qu'économique, le polissage en étant le meilleur exemple ? Les transformations économiques par lesquelles on la caractérise plus volontiers seraient antérieures, d'origine autochtone, ou issues de la *"pré-civilisation méditerranéenne"*.
Sans nul doute, le polissoir de Béhencourt fait partie de notre patrimoine culturel. Désormais, il est le témoignage de l'apparition -il y a quelques milliers d'années- d'une nouvelle forme d'art. Au départ artisanale, la technique du polissage est passée au stade industriel, pour être aujourd'hui totalement intégrée à note société.

Eric BEHAGUE



Le polissoir de Béhencourt (longueur : 2,20 m, largeur 0,90 m, poids approximatif : 1000 kg).

ÈLE PEKE A CH'BIHALÉ

Jusqu'à ces dernières années, les habitants de Pont-Noyelle et de Querrieu étaient autorisés par la municipalité à pêcher dans les étangs communaux le mercredi de la Semaine sainte, à l'aide d'un filet à poche centrale appelé "bihalé" (*), filet assez semblable à la senne que l'on connait sur le littoral de la Manche.

LE MERCREDI SAINT

A quelle époque prit naissance cette coutume ? Nul n'est en mesure de le dire de nos jours. Il est probable qu'un droit de pêche très ancien existait, comme semble le prouver la teneur de deux chartes des années 1284 et 1289, reproduites dans l'ouvrage de Louis Ricouart sur l'abbaye de Saint-Vast. Ce droit de pêche s'est accentué lors du partage des marais entre les deux communes quelque temps après la Révolution de 1789.
Le filet était de corde et le dernier qui fut en service avait été acheté par les pêcheurs de Pont-Noyelle à un pêcheur de Saint-Valéry. Ce filet, qui ne servait qu'un jour par an, était suffisamment résistant pour la pêche en eau douce, alors qu'il avait été réformé pour la pêche en mer.
Les préparatifs de cette journée du Mercredi saint s'activaient comme pour un jour de fête, dès la semaine précédente.

La personne préposée à la garde du filet commençait par le sortir du hangar ou du grenier où on l'avait remisé l'année précédente après qu'on l'ait convenablement séché. Ce filet était inspecté et on regardait si, au cours de l'hiver, une souris ou un rat n'avait pas élu domicile entre les mailles, ce qui aurait causé le plus grand des dommages. Si telle était la chose, on profitait d'une veillée, le soir à la lampe, pour procéder à la réparation à l'aide d'une navette et de ficelle.

Puis, le grand jour arrivé, les familles qui participaient à la pêche, partaient de bon matin à la grande joie des enfants qui les accompagnaient. Comme c'étaient les vacances de Pâques, les écoles étaient vides ; j'ai d'ailleurs le sentiment qu'elles l'eussent été... en période scolaire.
Bref, on se rendait au bout du marais pour éviter de transporter le filet deux fois, car, mouillé, il pesait plus lourd.
Et la pêche commençait.

Il convenait tout d'abord de passer une corde d'une rive à l'autre, ce qui n'était pas toujours facile à cause des arbres en surplomb le long des berges. Alors, l'homme vigoureux de la bande saisissait la corde et, tenant une extrémité, essayait de la lancer sur la rive opposée. Après quoi, on attachait une aile du filet que l'on tirait à l'eau - une autre corde étant liée à l'autre aile- et tous halaient l'immense poche qui raclait le fond vaseux de l'étang tandis que les flotteurs de liège empêchaient le bord supérieur de plonger sous l'eau. Ho ! Hisse !... Et chacun de tirer vers un point préalablement choisi, si possible là où la berge se trouvait en pente douce car en un endroit abrupt tout effort eût été inutile pour hisser la poche alourdie de vase, de branches mortes, de feuilles de la saison précédente, parfois de poissons quand ce n'était pas une tôle rouillée... souvenir de quelque vieille hutte et dont les bords (véritables lames de rasoir) étaient capables d'ouvrir une brèche dans le filet qu'il fallait réparer sur le champ.
Cette pêche au *"bihalé"* a contribué à dénommer certains trous et *"entailles"*. Presque tous sont d'anciennes tourbières, sauf quelques étangs naturels, méandres de l'Hallue, et d'une source appelée le Noël. Les ruisseaux et les étangs portent bien souvent les noms de ceux qui les ont creusés, tels le trou Philibert Debeauvais, le trou Omer, etc...

Claude BLOQUET, résidant à Pont-Noyelle, nous fait revire une antique coutume de pêche au "bihalé" ou filet dans les étangs de Pont-Noyelle et de Querrieu. Cette pêche exceptionnelle se pratiquait le mercredi de la Semaine sainte.

Or, il en est un appelé *"le Prussien"*. Voici l'origine de cette appellation.
Au printemps 1871, les habitants de Pont-Noyelle remontèrent avec le *"bihalé"* un soldat prussien en parfait état de conservation. Il avait vraisemblablement passé à travers la glace pendant les journées sanglantes des 23 et 24 décembre 1870.
Autre nom insolite : *"le trou à pipe"*, appelé ainsi parce qu'un plaisantin, un jour de pêche, bourra, à l'insu de tous, dans la gueule d'un brochet une de ces pipes en terre que l'on trouvait encore dans nos régions au début de ce siècle, vers 1900. Naturellement, le poisson qui échut à l'un des pêcheurs, fut vidé et la légende se répandit à la ronde : *"Dans ce trou, il y avait des pipes, puisque les brochets en mangeaient...."*

LE DEJEUNER SUR L'HERBE

On pourrait encore raconter bien d'autres histoires de même nature mais nous risquerions d'oublier nos pêcheurs...
A midi il n'était pas question d'aller déjeuner au village. Ce jour-là les femmes apportaient le *"diné"* au marais. Plus d'un *"èspinsèr"* était trempé de sueur et parfois d'eau, car les bains forcés étaient fréquents. Pendant qu'on passait un linge de rechange, les vêtements séchaient près d'un feu de bois allumé à la hâte... Tandis que les côtelettes grillaient, on commençait un repas arrosé de vin, de café, de cidre et d'eau-de-vie de cidre. La *"pranjèle"* s'amorçait ensuite, le dos appuyé, pendant une demi-heure, contre un peuplier. On reprenait ensuite la pêche.
Les poissons tirés de l'eau étaient mis dans des sacs avec une poignée de roseaux. Pour qu'ils gardent leur fraîcheur, on mouillait le sac et la chaleur du soleil, faisant évaporer l'eau, conservait le poisson frais.
Certaines années, les eaux étaient trop hautes et le poisson passait sous la poche ; le résultat était maigre. C'était la même chose lors d'un printemps tardif : le froid forçait le poisson à rester dans la vase et il n'y avait alors que du brochet à prendre. Par contre, les meilleures années étaient celles où la sécheresse sévissait au printemps. Les eaux basses et le réchauffement de la température permettaient une pêche fructueuse. Les kilos de poissons de belle taille s'entassaient sur les brouettes. On comptait parfois jusqu'à trois sacs pleins. Gardons et vandoises étaient remis à l'eau ; on ne conservait que les perches, les brochets, les tanches et les brêmes ; de temps en temps, il arrivait qu'on prît une anguille qui n'avait pu franchir les mailles du filet.

Le soir, on effectuait le partage au café Debeauvais (dit *"Garosse"*) et chacun s'en retournait chez soi avec sa part. Si elle était trop abondante, on faisait plaisir aux amis. Les hommes étaient harrassés, fourbus par les quinze ou vingt *"passes"* qu'ils avaient halées, mais heureux de la bonne journée au grand air. On se prenait à rêver à l'année suivante, un peu comme les vacanciers de ce siècle qui rentrent après un mois d'absence et qui imaginent déjà la prochaine année.
Aujourd'hui la coutume est éteinte. La municipalité loue à la journée le droit de pêche et, chaque année, réempoissonne les étangs. Il faut bien reconnaître que le filet faisait tort à la production naturelle en détruisant les oeufs sur les berges.
Lors de ma dernière promenade au marais, je comptais quarante-cinq caravanes de campeurs et de vacanciers. Ceux-ci ne seraient sans doute pas contents si les habitants du village braconnaient au filet les étangs où ils aiment pêcher. Que de changements dans le mode de vie depuis seulement trente ans !

Claude BLOQUET

*** ANNEXE :**
L'étymologie du nom "bihalé" ne semble pas poser de problème. Il s'agit d'un composé du verbe haler, signifiant tirer et de bi, préfixe latin issu de bis, signifiant : deux fois.
Elle s'accorde parfaitement avec la description de l'usage de ce filet.

SAINT-VICTORIN : DE ROME A RUMBEMPRÉ

Des catacombes de Rome à l'église de Rubempré ou l'histoire de la translation des reliques de St-Victorin, martyr chrétien, de la Ville Eternelle à la terre picarde. Cette page d'histoire religieuse locale replacée dans son contexte social nous est racontée par Christian MANABLE qui prépare un ouvrage sur l'histoire du canton de Villers-Bocage au XIXème siècle.

Après la tourmente de la Révolution française de 1789, l'Eglise cherche à réaffirmer sa présence dans les campagnes. Dans la première moitié du XIXème siècle, la rechristianisation s'accompagne d'un souffle venu de l'Italie mystique et enluminée. La religiosité fait alors beaucoup appel à l'émotion et au spectacle. La piété prend les formes d'une dévotion ostentatoire et démonstrative s'appuyant principalement sur des manifestations publiques telles que les processions et les pélerinages. Les élans de foi vont vers les saints. On assiste à un regain du culte des reliques dans le cadre de cette reconquête catholique post-révolutionnaire.

15 000 PERSONNES A RUBEMPRE

En 1846, la paroisse Saint-Léonard de Rubempré connaît un grand moment de son histoire avec la Translation des reliques de Saint-Victorin.

L'événement rompt la monotonie tranquille dans laquelle vit simplement la communauté villageoise. Le corps de St-Victorin, jeune enfant d'environ 12 ans, fut trouvé dans les catacombes de Rome, près de la voie Tiburtine, le 27 mars 1842. La pierre qui recouvrait les ossements révéla le nom du jeune chrétien auquel ils avaient appartenu et la fiole de sang que renfermait la tombe est l'indice du martyre. Les reliques furent enchâssées, selon l'usage italien, dans une composition de cire représentant le saint endormi revêtu de riches vêtements de soie et d'or.

Qui était Victorin ? Faute de précisions, on ne sait à quel saint Victorin se vouer puisque l'Eglise a canonisé 21 Victorin ! Celui reposant à Rubempré a peut-être subi le martyre à Rome en 302 en même temps que quatre autres chrétiens : Claude, Nicostrate, Castorie et Symphorien. C'est une hypothèse et non pas une affirmation. La relique est-elle vraie ? Il n'y a que la foi qui sauve !

En avril 1846, la relique, arrivée de Rome, est exposée par l'évêque Jean-Marie Mioland dans la chapelle des Saints Etienne et Augustin, à la cathédrale d'Amiens. Le jour de la Translation solennelle est fixé par l'évêque au 14 mai 1846. Il voulut présider lui-même cette cérémonie fastueuse. La paroisse de Rubempré y fut préparée par une retraite de dix jours.

Le jour de la Translation, le prélat, précédé d'un nombreux clergé comprenant plusieurs doyens et une multitude de curés accourus, non seulement des villages voisins mais aussi de quelques villes du département, se rendit en procession à l'église de Pierregot où le saint corps avait été déposé. Environ 15 000 fidèles participent à cette cérémonie religieuse. Le cortège s'étire sur les 2 000 mètres de chemin reliant Pierregot à Rubempré. Des jeunes filles vêtues de blanc et des jeunes garçons portant des fleurs précèdent la relique. 15 000 personnes envahissent dans le recueillement et la prière les rues d'un village alors peuplé de 1377 habitants. Un discours est prononcé. La relique est placée sur une magnifique estrade surmontée d'un riche baldaquin pour y rester pendant

trois jours, exposée à la vénération des fidèles. Ensuite elle est placée sous le maître-autel, restauré à neuf pour la circonstance, mis à jour et fermé de glaces comme on peut encore le voir aujourd'hui.

LARTIGUE : UN ENFANT DU PAYS

Si la relique de Saint-Victorin est venue des Catacombes de la Ville Eternelle au village picard de Rubempré, c'est grâce à l'action du jésuite Côme-Auguste Lartigue. Né le 22 pluviôse an IX (11 février 1801) à quatre heures du matin, son acte de naissance est enregistré par Charles-Louis Bernault, riche propriétaire à Septenville et maire de Rubempré. Il est issu d'une famille de petits notables villageois. Sa mère s'appelait Marie-Elisabeth Poiré. Son père Laurent était officier de santé à Rubempré où il fut maire à deux reprises, de 1805 à 1813 et de 1825 à 1830, et décéda à l'âge de 89 ans le 30 juillet 1963. Côme eut un frère, Hippolyte-Constantin, cultivateur mort en 1893, et une soeur Marie-Elisabeth-Germanie décédée en 1853. Côme est un enfant doué et studieux qui se destine à devenir prêtre.

En 1845, le père Lartigue, de la Compagnie de Jésus, prêchant le Carême à Rome, dans l'église de Saint-Louis des Français, obtint du cardinal Patrizi, vicaire général du Pape Grégoire XVI (1831-1846), les restes de Saint-Victorin, accompagnés d'un "authentique", c'est-à-dire d'une attestation écrite constatant l'authenticité de la relique. De retour en France, Lartigue voulut enrichir de cette relique l'église paroissiale de son village natal.
Côme Lartigue était un prédicateur jésuite réputé pour la qualité de son éloquence. Dans le canton de Villers-Bocage, il est souvent fait appel à lui dans les grandes circonstances.

Ainsi, à Béhencourt, le dimanche 30 juillet 1871, dans l'après-midi, Lartigue participe à la cérémonie en l'honneur des victimes de la bataille de l'Hallue du 23 décembre 1870. Cette journée du souvenir est l'occasion d'ériger deux monuments funéraires. Devant une foule de plusieurs milliers de personnes, de prêtres, d'officiers, de femmes vêtues de deuil, de jeunes filles en robe blanche aux cheveux flottant sur les épaules, des musiciens de l'harmonie de Beauval, le père jésuite de Rubempré fait encore la démonstration de ses talents d'orateurs. Lors de l'oraison funèbre, il prononce un discours enflammé aux accents patriotiques et lyriques : il compare Faidherbe à Léonidas, les soldats français aux Spartiates, Béhencourt, Pont-Noyelle et Querrieu aux Thermopyles ! Puis il jure solennellement que l'Alsace-Lorraine sera prochainement reprise à l'Allemagne ! Le vent de la revanche souffle dans la valée de l'Hallue ! A Vadencourt, en juin 1873 notre talentueux orateur participe à la plantation d'un calvaire offert par le châtelain nonagénaire, le baron Aimé-Louis de la Grange. La musique de Querrieu et le cortège des villageois défilent sous les multiples arcs de triomphe dressés pour la circonstance.



Relique de Saint-Victorin (maitre-autel de l'église de Rubempré).

Lartigue prononce un sermon sur le martyre du Christ qui impressionne vivement ses nombreux auditeurs.
Côme Lartigue meurt à Amiens le 25 février 1882, il a 81 ans. Son corps repose aujourd'hui dans la concession collective des jésuites au cimetière Saint-Acheul ancien.

RUBEMPRE : UN BOURG RURAL

En 1846, à l'époque de la Translation des reliques de Saint-Victorin, Rubempré est un important bourg rural. Avec 1377 habitants, le village et son hameau de Septenville se classent en troisième position derrière Flesselles (1693 habitants) et Villers-Bocage (1498 habitants) parmi les 23 communes composant le canton de Villers-Bocage alors peuplé de 16 595 personnes. L'exode rural n'a pas encore provoqué d'hémorragie dans la population villageoise. Trois cent trente quatre maisons et fermes de torchis abritent cette population majoritairement agricole.
Le village compte de nombreuses petites exploitations agricoles. Une foule de fermiers, de cultivateurs, de ménagers et de journaliers cultivent céréales, oeillette, vesce, féverolle, bisaille, lentillons et autres plantes sur un terroir de 1000 hectares.

Complémentaire du travail de la terre, l'activité textile occupe 160 femmes et 145 hommes. Ce sont surtout des sayetteurs qui fabriquent à domicile des étoffes de laine appelées "petites sayes" ou "serges" mélangées à une faible quantité de soie. Une gamme très variée de professions artisanales et commerciales offre sur place services et produits à une population campagnarde qui se déplace peu en dehors du village.
9 gressiers, 10 pannetiers, 13 maçons, 11 charpentiers, 4 couvreurs, 6 menuisiers, 1 vitrier et 1 cloutier participent à la construction et à l'entretien des

habitations.
On s'habille chez les 16 couturières et blanchisseuses, les 7 tailleurs, les 7 cordonniers, les 3 chiffonniers et les 5 marchands de toiles et de nouveautés. Les métiers de l'alimentation sont tout aussi nombreux : 5 épiciers, 26 coquetiers, 2 meuniers, 6 boulangers, 2 fabricants d'huile, 5 marchands de porcs et 1 tonnelier. 6 maréchaux-ferrants, 4 charrons et un bourrelier assurent la fabrication et la réparation des voitures hippomobiles. Les 27 auberges et cabarets constituent un lieu privilégié de sociabilité et de distraction pour les hommes.

Depuis 1836-1837, un marché aux grains a lieu le lundi de chaque semaine et deux foires annuelles se tiennent l'une le deuxième lundi de mars et l'autre le deuxième lundi de septembre. Les cris et les jeux des jeunes enfants de moins de 10 ans -ils sont 332 représentant environ un quart de la population totale- animent les rues. C'est un village vivant et actif. Rubempré a aussi ses notables. Pierre-Prosper Vassel occupe l'étude notariale. Jean-Baptiste Poiré remplit la fonction de premier magistrat de 1840 à 1861.

Le curé René Delabarre veille sur ses nombreuses ouailles qui sont toutes, sans exception, recensées comme catholiques romains. Laurent Lartigue, malgré ses 72 ans, soigne toujours les malades. Julien Legland surnommé "frère Albert" fait l'école aux garçons tandis que deux jeunes soeurs de la Sainte-Famille d'Amiens enseignent aux filles.

UNE TRADITION VIVACE

A partir du jour de la Translation et tous les jours de l'octave, le Pape avait accordé une indulgence plénière stationnelle. Il a également donné la permission de faire tous les ans, à perpétuité, la fête de St-Victorin, qui a été fixée par Monseigneur Mioland, évêque d'Amiens, au dimanche dans l'octave de l'Ascention. Les reliques du saint martyr sont l'objet d'une grande vénération. Ce saint est devenu si populaire que le village l'a adopté comme second patron de la paroisse. Chaque année, sa fête se célèbre dans la plus grande pompe marquant ainsi un temps fort dans la vie du village. Beaucoup de gens des communes voisines affluent à Rubempré à l'occasion de cette cérémonie religieuse et printanière. La procession annuelle emprunte les rues de l'église, de la Haut, des Quignots, l'ancien chemin d'Arras et la rue Notre-Dame.
Le culte du saint martyr romain a entraîné rapidement un engouement et une mode pour les prénoms "Victorin" et "Victorine" à Rubempré. Ces noms de baptême sont toujours donnés en second ou en troisième prénom aux nouveaux-nés.

Ainsi, en 1846, sur 33 naissances, 9 garçons se prénomment Victorin et 4 filles Victorine. Le nom de ce saint a influencé 40 % des naissances. Mais cette mode s'estompe vite ; en 1847 on ne dénombre qu'un Victorin et trois Victorine ; en 1848 ce prestigieux prénom disparaît des actes de naissance. Néanmoins, il réapparaît épisodiquement jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres.



Ruelle Lartigue à Rubempré.

D'après un témoignage oral recueilli récemment auprès de Madame Agnès Facon, demeurant à Rubempré et descendante de la famille Lartigue, le culte de Saint-Victorin s'est perpétué chaque dimanche précédant la Pentecôte jusque vers 1958. La relique du saint était portée sur un brancard par des jeunes gens. La procession formée d'habitants de Rubempré, mais aussi de Pierregot, cheminait à travers les principales rues, accompagnée par les musiciens de l'harmonie locale fondée en 1888. Trois tables décorées de fleurs et de feuillages servaient de reposoirs devant lesquels le cortège observait une halte. L'une des tables se dressait devant le monument aux morts face à la mairie-école, l'autre au coin des rues des Guignots (ex-Quignots) et du 8 mai, la troisième à l'angle des rues d'Arras et Richard Vilbert. L'après-midi, en présence des prêtres des paroisses voisines, avait lieu une prédication. Et le soir la pratique religieuse faisait place à des réjouissances populaires, les villageois dansaient tard dans la nuit. Cette tradition séculaire est tombée en désuétude depuis une trentaine d'années, victime de la déchristianisation des campagnes et de la raréfaction du clergé rural.

Christian MANABLE

POUR EN SAVOIR PLUS.

Cette rubrique bibliographique s'adresse aux passionnés d'histoire locale qui trouveront ci-dessous une liste d'ouvrages anciens et récents concernant l'Histoire du Canton de Villers-Bocage.

Roger AGACHE et Bruno BREART :
"Atlas d'archéologie aérienne de Picardie, la Somme protohistorique et romaine", 1975.

Claude BLOQUET :
"Pont-Noyelles : un prêtre victime de la Révolution de 1789", 1989.

Yvan BROHARD et Jean-François LEBLOND :
"Récits et contes populaires de Picardie", 1979.

Edouard DAVID :
"L'bataille ed Querriu", 1891.

Robert FOSSIER :
"La terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle", 1968.

Jean GARNIER :
"Dictionnaire topographique du département de la Somme", 1867 et 1878.

Léon GAUDEFROY :
"Notice historique sur la commune de Pont-Noyelles", 1904.

Alfred GOSSELIN :
"Monographie du village de Querrieu", 1916.

Marie-Louise HEREN :
"Distractions, jeux et mots jadis interdits à Molliens-au-Bois, in Nos Patois du Nord, 1966.

Georges PIERSON :
"La bataille de Pont-Noyelles, décembre 1870" in Terre Picarde n° 27, 1989.

Charles PINSARD :
"Note sur une pierre à polir les silex" in Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1879.

Léopold SINOQUET :
"Notice géographique et historique de la Commune de Fréchencourt", 1899.

(à suivre...)